

# SELECTED

SCIENCE-FICTION MAGAZINE

9¢

## SECOND VARIETY

BY PHILIP K. DICK



## Nouveau modèle

*Mon thème de prédilection – qui est vraiment humain et qui paraît seulement (ou se déguise en) humain ? – se dégage très nettement de ce texte. Faute de pouvoir répondre individuellement et collectivement à cette question, nous nous trouvons à mon avis confrontés au plus grave de tous nos problèmes. Tant que nous ne lui aurons pas apporté de solution, nous ne pourrons être sûrs de nous-mêmes. Je ne peux même pas me connaître moi-même, et l'autre encore moins, je m'évertue donc à explorer ce thème ; pour moi, il n'y a rien de plus important. Et je ne suis pas près d'avoir trouvé la réponse.*

Philip K. Dick (1976)

L'arme au poing, un soldat russe gravissait anxieusement le flanc accidenté de la colline déchiquetée. L'air déterminé, il regardait autour de lui en passant sa langue sur ses lèvres sèches. De temps à autre il essuyait de sa main gantée la transpiration qui perlait sur sa nuque en repoussant le col de sa veste.

Eric se tourna vers le caporal Leone. « Vous le voulez ? Ou vous me le laissez ? »

Il régla son viseur de manière que les traits du Russe emplissent bien sa mire, dont les repères traçaient une croix sur son visage dur et sombre.

Leone réfléchit. Le Russe approchait rapidement, presque au pas de course. « Ne tirez pas. Attendez. Je crois que ce ne sera pas la peine. »

Le Russe accélérât l'allure, écartant à coups de pied les tas de scories et autres gravats. Arrivé au faîte de la colline, il s'immobilisa, hors d'haleine, et examina les environs. Le ciel était obscurci par les nuages de particules grisâtres. Çà et là saillaient encore des troncs d'arbres nus ; le sol stérile et nivelé était jonché de décombres ; des bâtiments en ruine se dressaient par endroits tels des crânes jaunissants.

Le Russe était manifestement mal à l'aise. Il présentait le danger. Il

commença à redescendre de la colline. À présent, il n'était plus qu'à quelques mètres du bunker. Eric commençait à s'agiter. Il tripota son revolver en jetant des regards à Leone.

« Ne vous faites pas, dit ce dernier. Il n'arrivera pas jusqu'ici. Elles s'en chargeront.

— Vous êtes sûr ? Il est arrivé drôlement près.

— Elles rôdent autour du bunker. Il entre dans la zone dangereuse. Préparez-vous ! »

Le Russe pressa le pas, glissant le long de la pente ; ses bottes s'enfonçaient dans les monceaux de cendre grise. Il s'efforçait malgré tout de garder son fusil levé. Il s'arrêta un instant et porta les jumelles à ses yeux.

« Il regarde droit vers nous », dit Eric.

Le Russe avançait toujours. Ils distinguaient maintenant ses yeux, pareils à deux pierres bleues. Il avait la bouche entrouverte et le menton tout hérissé de barbe. Une de ses joues décharnées arborait un pansement carré aux bords bleuis par la mycose. Sa veste d'uniforme était déchirée et maculée de boue. Il avait perdu un gant. Le compteur attaché à son ceinturon rebondissait contre sa cuisse au rythme de sa course. Leone effleura le bras d'Eric. « En voilà une. »

Lançant des éclairs sous le soleil timide, un petit objet métallique de forme sphérique gravissait la colline en direction du Russe, de toute la vitesse de ses chenilles. C'était un des petits modèles. Il actionnait ses griffes acérées, ces appendices en acier tranchants comme des rasoirs, à un rythme tel qu'on n'en percevait que le flou du mouvement tournant. Le Russe l'entendit, se retourna instantanément et fit feu. La sphère se transforma en un nuage de particules. Mais déjà une deuxième arrivait. Le Russe tira encore.

Dans un concert de cliquetis et de bourdonnements, une troisième sphère lui grimpa le long de la jambe et lui sauta sur l'épaule. Ses lames tourbillonnantes s'enfoncèrent dans sa gorge.

Eric se détendit. « Bon, voilà qui est fait. Bon sang, ces engins me donnent la chair de poule. Je me dis parfois qu'on était plus tranquilles avant...

— Si nous ne les avons pas inventés, les Russes s'en seraient chargés. » Leone alluma sa cigarette d'une main tremblante. « Je me demande pourquoi ce Russe s'est aventuré tout seul jusqu'ici sans personne pour le couvrir. »

Le lieutenant Scott remonta le tunnel en rampant et pénétra dans le bunker. « Qu'est-ce qui s'est passé ? J'ai vu quelque chose sur mon écran.

— Un Russkoff.

— Seul ? »

Eric fit pivoter l'écran d'observation vers Scott. Celui-ci vit que le cadavre grouillait déjà de sphères métalliques s'affairant à le découper pour emporter ensuite les morceaux.

« Qu'elles sont nombreuses ! murmura-t-il.

— Elles sont arrivées comme des mouches. De nos jours, le gibier se fait rare pour elles. »

Écœuré, Scott repoussa l'écran. « Oui, comme des mouches... Je me demande ce que ce type était venu faire ici. Ils savent pourtant qu'on a des Griffes partout. »

Un robot de plus grande taille avait rejoint les petites sphères : un long tube émoussé pourvu de lentilles oculaires pédonculées qui dirigeait les opérations. Du soldat russe, il ne restait pas grand-chose, à part les lambeaux que les hordes de sphères emportaient au bas de la colline.

« Mon lieutenant, dit Leone, avec votre permission je voudrais sortir jeter un coup d'œil à cet homme.

— Pourquoi ?

— Peut-être qu'il transportait quelque chose. »

Scott réfléchit, puis haussa les épaules. « D'accord. Mais soyez prudent.

— Avec mon bloqueur, répondit Leone en tapotant une bande métallique passée à son poignet, je suis tranquille ! »

Prenant son fusil il avança prudemment vers l'entrée du bunker en se faufilant entre les blocs de béton et les tiges d'acier tordues. À la surface, l'air était froid. Foulant la cendre molle, il rejoignit le cadavre du soldat russe. Le vent tourbillonnait tout autour de lui et lui soufflait des particules grises au visage ; plissant les yeux, il poursuivit sa route.

À son approche, les sphères battirent en retraite ; certaines se figèrent net. Il effleura son bloqueur. Le Russkoff aurait donné cher pour en posséder un ! Le puissant rayonnement à courte portée émis par ce bracelet neutralisait les Griffes et les mettait hors d'état de nuire. Même le grand robot aux yeux pédonculés se replia respectueusement à son approche.

Leone se pencha sur les restes du soldat, dont la main gantée était crispée sur quelque chose. Leone écarta de force les doigts du mort : un tube d'aluminium scellé. Qui brillait encore.

Leone l'empocha et regagna le bunker. Derrière lui, les Griffes s'animèrent et poursuivirent leurs opérations. La procession se reforma ; les

sphères se remirent à défiler dans la cendre avec leur macabre chargement. Il entendait leurs chenilles racler le sol. Il frissonna.

Scott le regarda attentivement sortir le tube de sa poche. « Il avait ça sur lui ?

— Dans la main. » Leone dévissa le couvercle. « Vous devriez y jeter un coup d'œil, mon lieutenant. »

Scott vida le tube dans sa paume. Un bout de papier de soie bien plié. Il s'assit près de la lampe et entreprit de l'ouvrir.

« Qu'est-ce que ça dit, mon lieutenant ? » demanda Eric.

Plusieurs officiers arrivaient dans le tunnel. Le commandant Hendricks fit son apparition.

« Mon commandant, dit Scott. Regardez ça ! »

Hendricks lut le message. « Ça vient d'arriver ?

— À l'instant même, par messenger isolé.

— Où est-il maintenant ? questionna sèchement Hendricks.

— Les Griffes l'ont eu. »

Le commandant grogna. « Tenez. » Il passa le message à ses compagnons. « Je crois que c'est ce que nous attendions. Ils y ont mis le temps !

— Alors ils veulent négocier, dit Scott. On accepte ?

— Ce n'est pas à nous de décider. » Hendricks s'assit. « Où est le responsable des transmissions ? Je veux qu'on me mette en communication avec la Base lunaire. »

Leone resta songeur tandis que l'interpellé dressait prudemment une antenne extérieure tout en cherchant dans le ciel un éventuel appareil russe en observation au-dessus du bunker.

« Mon commandant, dit Scott, c'est tout de même bizarre cette brusque volte-face. Nous nous servons des Griffes depuis près d'un an, et voilà que, tout à coup, ils cèdent.

— Peut-être les Griffes se sont-elles introduites dans leurs bunkers.

— Une des grandes, le modèle à antennes, en a infiltré un la semaine dernière, dit Eric. Elle a eu toute une section avant qu'ils réussissent à refermer le bunker.

— Comment le savez-vous ?

— Un camarade me l'a dit. La machine est revenue avec... des restes.

— J'ai la Base lunaire, mon commandant », dit le responsable des transmissions.

L'opérateur lunaire apparut sur l'écran. Sa tenue impeccable contrastait avec les uniformes dépenaillés des occupants du bunker. De plus, il était rasé de frais. « Base lunaire.

— Ici l'avant-poste L-Whistle. Sur Terra. Passez-moi le général Thompson. »

Le visage de l'opérateur s'estompa et les traits empâtés du général le remplacèrent. « Qu'y a-t-il, commandant ?

— Nos Griffes ont eu un Russe isolé porteur d'un message. Nous ne savons pas s'il faut se fier à son contenu. Ils nous ont déjà joué des tours semblables par le passé.

— Que dit ce message ?...

— Ils veulent que nous envoyions dans leurs lignes un officier de grade élevé, seul, pour assister à une conférence dont ils ne précisent pas la nature. Ils disent que certains facteurs...» Hendricks consulta son morceau de papier. «... gravissimes les contraignent à solliciter l'ouverture de négociations avec un représentant des Nations Unies. » Il tint le papier devant l'écran pour que le général puisse le lire. On vit les prunelles de Thompson bouger de droite à gauche. « Que dois-je faire ? reprit Hendricks.

— Envoyez-leur quelqu'un.

— Vous ne craignez pas un piège ?

— C'est possible, mais les coordonnées qu'ils vous donnent pour leur PC avancé sont exactes. De toute façon, ça vaut le coup d'essayer.

— J'envoie un officier et je vous fais mon rapport dès son retour.

— Très bien, commandant. »

Thompson coupa l'émission et l'écran s'éteignit. Au-dessus du bunker, l'antenne se replia lentement.

Perdu dans ses pensées, Hendricks roula le message.

« Je me porte volontaire, déclara Leone.

— Ils veulent un officier de grade élevé. » Hendricks se frotta la mâchoire. « Au niveau décisionnaire... Ça fait des mois que je n'ai pas mis le nez dehors. Un peu d'air ne me ferait pas de mal.

— Ce n'est pas trop risqué ? »

Hendricks releva le viseur et y colla son œil. Les restes du Russe avaient complètement disparu. Une seule sphère demeurerait visible. Elle était en train de se replier sur elle-même en s'enfonçant dans la cendre comme un crabe. Un hideux crabe de métal. « La seule chose qui m'arrête, ce sont ces maudites Griffes. » Il se frotta le poignet. « Je sais bien que je ne risque rien

tant que j'ai mon bloqueur sur moi, mais je ne sais pas pourquoi, elles me dégoûtent. Je les ai même en horreur. Je voudrais qu'on ne les ait jamais inventées. Il y a quelque chose qui ne va pas chez ces implacables petites...

— Si on ne les avait pas inventées, les Russkoffs l'auraient fait. »

Hendricks repoussa le viseur. « En tout cas, grâce à elles nous allons gagner la guerre. C'est l'essentiel.

— On dirait que vous avez autant la trouille que les Russkoffs. »

Hendricks consulta sa montre-bracelet. « Bon, il faut que je me mette en route, si je veux y être avant la nuit. »

Inspirant profondément, il posa le pied sur le sol couvert de décombres. Au bout d'un petit moment, il alluma une cigarette et regarda autour de lui. Le paysage était sans vie. Rien ne bougeait. À perte de vue ce n'étaient que cendres, scories et bâtiments en ruine. Quelques arbres dont il ne subsistait que le tronc. Et au-dessus de lui, les éternels nuages de poussière grise, roulant leurs volutes entre Terra et le Soleil.

Le commandant Hendricks se mit en route. Sur sa droite, un objet métallique et rond détala en cliquetant. Une Griffes qui poursuivait sa proie à toute vitesse. Sans doute un petit animal, quelque chose comme un rat. Elles dépeçaient aussi les rats. Une variante de leur vocation première.

Parvenu au sommet de la colline, il porta ses jumelles à ses yeux. Les lignes russes étaient à quelques kilomètres devant lui. Là se trouvait le PC avancé d'où était venu le message.

Un robot trapu pourvu de bras ondulants le dépassa en pointant sur lui des appendices inquisiteurs et disparut sous les décombres. Hendricks le suivit des yeux. Il n'en avait encore jamais vu de ce modèle-là. Il fallait s'attendre à rencontrer de plus en plus de robots de type nouveau et de taille variable ; les usines souterraines y pourvoient.

Hendricks éteignit sa cigarette et pressa le pas. Intéressant qu'on en soit venu à faire la guerre par robots interposés. Pourquoi s'y était-on mis ? Par nécessité. Au début, l'Union soviétique avait remporté d'écrasantes victoires, inévitable apanage du premier agresseur. La majeure partie de l'Amérique du Nord avait été rayée de la carte. La riposte n'avait naturellement pas tardé. Longtemps avant que la guerre éclate, le ciel fourmillait déjà de bombardiers à disques qui survolaient la planète depuis des années. Leurs disques s'étaient mis à pleuvoir sur toute la Russie quelques heures seulement après la destruction totale de Washington.

Qui n'en ressuscita pas pour autant.

Les gouvernements du Bloc américain allèrent s'installer sur la Base lunaire dès la première année ; il n'y avait pas d'autre solution. L'Europe n'était plus qu'un vaste champ de scories, de cendres et d'ossements où poussaient quelques herbes sombres. La quasi-totalité de l'Amérique du Nord était dévastée ; rien ne pouvait s'y planter, nul ne pouvait y vivre. Quelques millions d'hommes et de femmes se réfugièrent au Canada et en Amérique du Sud. Mais la deuxième année, les parachutistes soviétiques commencèrent à atterrir, d'abord en petit nombre, puis bientôt en masse. Ils étaient pourvus d'équipements antiradiations qui, pour la première fois, s'avéraient réellement efficaces. La capacité de production américaine – ou ce qu'il en restait – fut transférée à la Base lunaire en même temps que les gouvernements.

Il ne resta que les troupes, qui s'installèrent du mieux qu'elles purent. Quelques milliers d'hommes par-ci, une compagnie par-là. Personne ne connaissait exactement leurs positions ; elles campaient où elles pouvaient et se déplaçaient la nuit, elles se terraient dans les ruines, les égouts, les caves, avec les rats et les serpents. Manifestement, l'Union soviétique avait gagné la guerre. À l'exception d'une poignée de missiles tirés quotidiennement depuis la Lune, on n'avait pratiquement pas d'armes à leur opposer. Ils allaient et venaient à leur gré. La guerre était pour ainsi dire terminée. Il n'existait rien d'efficace pour lutter contre les Russes.

Alors les premières Griffes firent leur apparition ; et du jour au lendemain, le visage de la guerre changea.

Au début, les Griffes étaient maladroitement. Lentes. Les Russkoffs les détruisaient au fur et à mesure qu'elles sortaient de leurs souterrains en rampant. Puis elles s'améliorèrent, elles acquirent vitesse et astuce. D'un bout à l'autre de la terre, on produisait des Griffes à tour de bras, dans des usines profondément enfouies dans le sol, derrière les lignes soviétiques, d'anciennes usines de missiles nucléaires à présent tombés dans l'oubli.

Les Griffes se firent donc plus rapides, mais aussi plus volumineuses. De nouveaux modèles apparurent, certains pourvus de palpeurs, d'autres qui pouvaient voler, ou sauter. Les meilleurs techniciens basés sur la Lune amélioraient constamment leurs plans et les rendaient toujours plus complexes, toujours plus adaptables. Elles prirent peu à peu un côté troublant. Elles donnaient beaucoup de fil à retordre aux Russes. Les plus petites apprirent à se cacher sous la cendre pour guetter leurs victimes.



Puis elles commencèrent à se glisser dans les bunkers russes quand on ouvrait les trappes pour aérer ou observer les environs. Une seule sphère, un seul tournoiement rapide de lames métalliques, cela suffisait. Et quand une d'entre elles réussissait à entrer, d'autres venaient derrière. Avec une arme comme celle-là, la guerre ne pouvait plus durer longtemps.

Peut-être était-elle même déjà finie.

Peut-être les Russes allaient-ils le lui apprendre. Le Politburo avait peut-être décidé de jeter l'éponge. Dommage que ça ait pris si longtemps. Six ans... C'était beaucoup pour une guerre de ce genre, avec les centaines de milliers de disques qui avaient automatiquement plu sur la Russie par mesure de représailles, les cristaux à bactéries, les missiles guidés soviétiques qui filaient dans les airs en sifflant, les chapelets de bombes, et maintenant les robots, les Griffes...

Mais les Griffes n'étaient pas comme les autres armes.

Concrètement, et de quelque point de vue qu'on se place, elles étaient *vivantes*, que les gouvernements le veuillent ou non. Ce n'étaient *pas* des machines, mais des créatures qui faisaient tournoyer leurs lames, rampaient et émergeaient d'un coup de la cendre pour se ruer sur les gens, leur grimper dessus et leur sauter à la gorge. Elles avaient été créées pour cela. C'était leur mission.

Et elles s'en acquittaient fidèlement. Surtout depuis quelque temps, grâce aux modèles récents. Maintenant, elles se réparaient toutes seules. Elles étaient autonomes. Les bracelets irradiants protégeaient les forces des Nations Unies ; mais si on perdait son bloqueur, on était une proie toute désignée pour les Griffes, sans distinction d'uniforme. Sous la surface, des usines automatisées les fabriquaient à la chaîne. Les humains s'en tenaient le plus loin possible. C'était trop dangereux ; personne ne voulait s'en approcher. Elles étaient livrées à elles-mêmes. Et semblaient s'en accommoder fort bien. Les nouveaux modèles étaient plus rapides, plus complexes. Plus efficaces...

Apparemment, elles avaient gagné la guerre.

Le commandant Hendricks alluma une autre cigarette. Le paysage le déprimait. Cendres et ruines. Il se serait presque cru l'unique survivant au monde. À droite s'élevaient les ruines d'une ville, quelques murs et monceaux de gravats. Il jeta son allumette et pressa le pas. Soudain il s'immobilisa, tendu, l'arme au poing. Il lui avait semblé un instant que...

Une silhouette sortait de derrière un bâtiment en ruine dont il ne restait

que les quatre murs et venait lentement vers lui d'une démarche hésitante.

Hendricks battit des paupières. « Halte ! »

C'était un jeune garçon ; il s'arrêta. Hendricks baissa son arme. L'enfant le regarda sans rien dire. Il était petit, et pas bien vieux. Huit ans peut-être. Difficile à dire. La majorité des gosses qui avaient survécu étaient sous-développés. Il portait un pull-over bleu, crasseux et déchiré, et des culottes courtes. Ses cheveux étaient longs et tout emmêlés. Châtains. Ils lui tombaient sur la figure et derrière les oreilles. Il serrait quelque chose dans ses bras.

« Qu'est-ce que tu as là ? » dit sèchement Hendricks. Le garçonnet lui tendit l'objet. C'était un jouet. Un ours en peluche. Le garçon fixait sur lui de grands yeux inexpressifs. Hendricks se détendit. « Je n'en veux pas. Garde-le. »

Le garçon serra à nouveau l'ours sur son cœur. « Où habites-tu ? reprit Hendricks.

— Là-dedans.

— Dans les ruines ?

— Oui.

— Sous terre ?

— Oui.

— Combien êtes-vous ?

— Euh... combien ?

— Oui, combien êtes-vous ? Combien y a-t-il de gens dans votre campement ? » Pas de réponse. Hendricks fronça les sourcils. « Ne me dis pas que tu es tout seul ? » Le garçon fit un signe affirmatif. « Comment fais-tu pour rester en vie ?

— Il y a de quoi manger.

— Quel genre ?

— Pas pareil. »

Hendricks le regarda attentivement. « Quel âge as-tu ?

— Treize ans. »

Ce n'était pas possible ! Mais après tout... Le garçon était maigre, rabougri. Et sans doute stérile. Des années d'exposition aux radiations. Pas étonnant qu'il fût si petit. Fins et noueux, ses membres ressemblaient à des cure-pipes. Hendricks lui effleura le bras. La peau était sèche et rugueuse ; victime des radiations elle aussi. Il se pencha et dévisagea le garçonnet. Aucune expression. De grands yeux sombres.

« Es-tu aveugle ? dit Hendricks.

— Non. J’y vois un peu.

— Comment échappes-tu aux Griffes ?

— Les Griffes ?

— Les choses rondes qui courent et qui s’enterrent.

— Je comprends pas. »

Peut-être n’y en avait-il pas dans les environs. Pas mal d’endroits restaient déserts. Les sphères se rassemblaient surtout autour des bunkers, là où il y avait des gens. Les Griffes avaient été conçues pour détecter la chaleur. La chaleur des êtres vivants.

« Tu as de la chance. » Hendricks se redressa. « Bon. De quel côté vas-tu ? Tu retournes... là-bas ?

— Je peux venir avec vous ?

— Avec *moi* ? » Hendricks croisa les bras. « C’est que j’ai beaucoup de chemin à faire. Des kilomètres et des kilomètres. Et il faut que je me dépêche. » Il regarda sa montre. « Je dois y être avant la nuit.

— Je veux venir. »

Hendricks fouilla dans son paquetage. « Pas la peine. Tiens. » Il laissa tomber par terre les boîtes de conserve qu’il avait emportées. « Prends ça et retourne d’où tu viens. D’accord ? » Le garçon ne répondit pas. « Je repasserai par ici dans un ou deux jours. Si tu es dans le coin, tu pourras venir avec moi. Ça te va ?

— Je veux venir avec vous maintenant.

— Il y a une longue marche à faire.

— Ça ne me fait pas peur. »

Hendricks s’agita nerveusement. Deux silhouettes côte à côte, voilà qui formait une cible par trop visible. Sans compter que le gamin allait le ralentir. Mais s’il ne revenait pas par ici... Et si le gosse était vraiment tout seul...

« Bon. Viens. » Le petit se rangea à ses côtés et Hendricks partit à grands pas. L’enfant marchait en silence, serrant son ours contre lui. « Comment t’appelles-tu ? lui demanda-t-il après un temps.

— David Edward Derring.

— David ? Et... qu’est-il arrivé à tes parents ?

— Ils sont morts.

— Comment ?

— Dans la grande explosion.

— Il y a combien de temps ?

— Six ans. »

Hendricks ralentit l'allure. « Tu es seul depuis six ans ?

— Non. Au début, il y avait des gens. Et puis ils sont partis.

— Et depuis, tu es seul ?

— Oui. »

Hendricks lui lança un regard en coin. Il était étrange et parlait très peu. Complètement refermé sur lui-même. Mais ils étaient ainsi, les enfants qui avaient survécu. Calmes. Stoïques. Étrangement fatalistes. Rien ne les surprenait. Ils acceptaient tout ce qui leur arrivait. Il n'existait plus pour eux de cours *normal*, naturel des choses, que ce soit sur le plan moral ou physique. Les usages, les habitudes, toutes les forces déterminantes de l'apprentissage avaient disparu. Il ne restait que l'expérience brute.

« Je marche trop vite ? dit Hendricks.

— Non.

— Comment se fait-il que tu m'aies vu ?

— J'attendais.

— Comment cela ? » Hendricks était intrigué. « Tu attendais quoi ?

— D'attraper des choses.

— Quelles choses ?

— Des choses à manger.

— Ah, je vois ! »

Hendricks serra les lèvres. Un garçon de treize ans vivant de mulots, de rats, et de conserves à demi gâtées dans un trou sous les ruines d'une ville. Entre les zones radioactives et les Griffes, sous un ciel grouillant de mines plongeantes russes.

« Où on va ? demanda David.

— Jusqu'aux lignes russes.

— Russes ?

— Oui, l'ennemi. Les gens qui ont déclenché la guerre et lancé les premières bombes à radiations. Ceux qui ont provoqué tout ça. » Le garçon hocha la tête. Son visage était toujours aussi inexpressif. « Moi, je suis américain », dit Hendricks.

Aucun commentaire. Ils continuèrent d'avancer, David traînant un peu en arrière et serrant son ours sale contre son cœur.

Vers quatre heures de l'après-midi, ils s'arrêtèrent pour manger. Hendricks alluma un feu dans un creux entre deux dalles de béton qu'il débarrassa de ses herbes folles avant d'y entasser du petit bois. Les lignes

russes n'étaient plus très loin. Ils se trouvaient au fond d'une longue vallée jadis remplie de vignes et d'arbres fruitiers dont il ne restait que quelques souches désolées sur fond de montagnes barrant l'horizon lointain. Et toujours les mêmes nuages de cendre roulant çà et là, au gré du vent, recouvrant les herbes sauvages, les ruines, les murs à demi écroulés, les traces d'anciennes routes.

Hendricks fit du café, réchauffa du mouton bouilli et ajouta du pain. « Tiens », fit-il en tendant le tout à David, accroupi à côté du feu, exposant ses genoux blancs et osseux.

L'enfant examina la nourriture et la lui rendit avec un signe de tête négatif. « Non.

— Non ? Tu n'en veux pas ?

— Non. »

Hendricks haussa les épaules. Le garçon était peut-être un mutant, habitué à une nourriture particulière. C'était sans importance. Quand il aurait faim, il se trouverait à manger. Ce petit était bizarre. Mais il se produisait bien des choses bizarres de par le monde. La vie avait changé. Elle ne serait plus jamais la même. L'espèce humaine allait bientôt devoir l'admettre.

« Comme tu voudras », fit Hendricks.

Lentement, il mangea seul sa viande et son pain, qu'il fit descendre avec du café. Il avait du mal à avaler. Quand il eut terminé, il se leva et piétina le feu pour l'éteindre.

David se leva lentement, en fixant sur lui ses yeux de vieil enfant.

« On y va, dit Hendricks.

— D'accord. »

Hendricks avançait, fusil calé au creux de son bras. Ils approchaient ; il était tendu, sur le qui-vive. Les Russes devaient guetter un émissaire, en réponse à leur propre envoyé, mais on ne pouvait pas se fier à eux. Une bavure était toujours possible. Il scruta le paysage autour de lui. Scories, cendre, quelques collines, des arbres calcinés, des murs en béton. Mais à quelque distance se trouvait le bunker abritant le premier poste avancé des Russes. Profondément enterré ; seul devait dépasser un périscope, quelques bouches de canon. Une antenne, peut-être.

« On y est bientôt ? demanda David.

— Oui. Tu commences à être fatigué ?

— Non.

— Pourquoi demandes-tu, alors ? »

David ne répondit pas. Il marchait avec précaution derrière Hendricks, attentif à ne pas poser les pieds n'importe où. Ses jambes et ses souliers étaient gris de poussière. Son petit visage blême était sillonné de coulées de cendre. Pas trace de couleur sur ce visage-là. Typique des nouveaux enfants qui grandissaient dans les caves, les égouts, les abris souterrains.

Hendricks ralentit l'allure et observa à la jumelle le terrain devant lui. Les Russes étaient-ils quelque part par là à l'attendre ? À l'observer comme ses propres hommes avaient observé l'émissaire russe ? Un frisson lui parcourut le dos. Peut-être s'apprêtaient-ils en ce moment même à faire feu sur lui, comme ses hommes obéissant à ses ordres.

Il s'immobilisa et s'épongea le visage. « Bon sang ! » Tout cela le mettait mal à l'aise. La situation était pourtant différente : normalement, il était attendu.

Il foula la cendre à grandes enjambées, le fusil bien en main, David sur les talons. Les lèvres serrées, Hendricks scruta les environs. Cela pouvait arriver à tout instant. Un éclair de lumière blanche, une explosion, une décharge dirigée avec précision depuis les entrailles d'un bunker en béton profondément enfoui.

Il leva un bras et se mit à faire de grands gestes.

Rien ne bougea. Sur la droite courait une longue crête surmontée de troncs morts autour desquels s'enroulaient des plantes grimpantes sauvages ; sans doute un ancien verger. Et les éternelles herbes sombres. Hendricks observa la crête. Y avait-il quelque chose là-haut ? C'était le poste d'observation idéal. Il s'approcha prudemment. David suivait en silence. En temps normal il aurait placé une sentinelle là-haut, pour le cas où des troupes ennemies essaieraient de s'infiltrer dans la zone qu'il contrôlait. Mais bien sûr, en temps normal le périmètre aurait été parfaitement protégé par les Griffes...

Il s'arrêta, les jambes écartées, les poings sur les hanches.

« On y est ? s'enquit David.

— Presque.

— Pourquoi on s'arrête ?

— Je ne veux pas prendre de risques. »

Hendricks avança lentement. Il longeait maintenant la crête qui le surplombait sur sa droite. Son malaise s'accrut. S'il y avait un Russkoff là-haut, il n'aurait aucune chance de lui échapper. Il agita à nouveau le bras. Ils devaient attendre un homme en uniforme des Nations Unies apportant la réponse à leur capsule-message. À moins que tout cela ne fut qu'un piège.

« Reste à ma hauteur, dit-il en se tournant vers David. Ne traîne pas en arrière.

— À votre hauteur ?

— À côté de moi. Nous sommes tout près. Il ne faut pas prendre de risques. Viens.

— Ça ira. »

David resta à quelques pas derrière lui, serrant toujours son ours.

« Comme tu voudras. »

Hendricks leva ses jumelles, brusquement alarmé. Il avait cru une seconde que quelque chose avait bougé. Il scruta la crête. Tout était silencieux. Mort. Rien de vivant là-haut. Rien que des troncs d'arbres et des cendres. Quelques rats, peut-être. De ces gros rats noirs qui avaient survécu aux Griffes. Des mutants qui construisaient leurs propres abris en amalgamant cendre et salive pour fabriquer une sorte de plâtre. Adaptés. Il se remit en marche.

Une haute silhouette surgit sur la crête au-dessus de lui ; les pans de son manteau claquaient au vent. Un manteau gris-vert. Un Russe. Derrière lui apparut un autre soldat, russe lui aussi. Tous deux le mirent en joue.

Hendricks se figea et ouvrit la bouche. Les soldats s'étaient agenouillés, visant soigneusement le long de la pente. Une troisième silhouette les avait rejoints sur la crête, plus petite, également vêtue de gris-vert. Une femme. Elle vint se tenir derrière les autres.

Hendricks retrouva la voix. « Ne tirez pas ! » Il fit des gestes frénétiques. « Je suis... »

Les deux Russes firent feu. Derrière Hendricks retentit une faible détonation. Des vagues de feu déferlèrent et le jetèrent au sol. La cendre le gifla, s'infiltra douloureusement dans ses yeux et ses narines. À demi asphyxié, il se redressa à genoux. C'était bien un piège. Il était fichu. Il avait fait tout ce chemin pour se faire tuer comme un bœuf à l'abattoir. Les soldats et la femme descendaient vers lui en glissant sur la couche de cendre molle. Hendricks était tout engourdi. Ses tempes battaient. Gauche, il leva son fusil et visa. Il pesait une tonne, il pouvait à peine le tenir. Son nez et ses joues le piquaient. Une odeur âcre provoquée par l'explosion planait dans l'air.

« Ne tirez pas », dit le premier Russe dans un anglais teinté d'un fort accent.

Tous trois vinrent l'entourer. « Jette ton arme, Ricain », dit l'autre.

Hendricks était hébété. Tout s'était passé si vite ! Il s'était fait piéger. Et ils avaient tué David. Il tourna la tête. David n'existait plus. Ce qu'il restait

de lui était éparpillé çà et là.

Les trois Russes l'observaient avec curiosité. Hendricks s'assit, essuya la cendre et le sang qui coulait de son nez. Puis il secoua la tête pour tenter de reprendre ses esprits. « Pourquoi lui avez-vous fait ça ? murmura-t-il d'une voix pâteuse. À ce petit.

— Pourquoi ? » Un des soldats le hissa sans ménagement sur ses pieds. « Regardez ! »

Hendricks ferma les yeux.

« Allez ! » Les deux Russes le tirèrent en avant. « Vite ! On n'a pas de temps à perdre, Ricain ! »

Hendricks regarda. Et s'étrangla de stupeur.

« Vous voyez ? Vous comprenez, maintenant ? »

Des restes de David s'échappa une petite roue dentée. Des contacteurs, des bouts de métal brillant. Des vis, des circuits.

Un des Russes donna un coup de pied dans le tas. Des pièces détachées en jaillirent ; rouages, ressorts et tiges roulèrent sur le sol. Une section en plastique à demi calcinée s'effondra. Tout tremblant, Hendricks se pencha. La partie frontale de la tête manquait. Il distinguait le cerveau complexe, avec ses fils et ses relais, ses tubes miniaturisés, ses interrupteurs, ses milliers de minuscules ergots...

« Un robot, dit le soldat qui le tenait par le bras. Nous le regardions vous coller aux talons.

— Comment cela ?

— C'est leur méthode. Ils vous filent jusque dans les bunkers. C'est comme ça qu'ils s'introduisent. »

Assommé, Hendricks cligna des yeux. « Mais...

— Venez. » Ils l'entraînèrent vers la crête. « On ne peut pas rester là. C'est trop dangereux. Il doit y en avoir des centaines dans les parages. »

Patinant, dérapant sur la cendre, les trois Russes lui firent gravir la pente. La femme atteignit le sommet et les attendit.

« Le PC avancé, murmura Hendricks. Je suis venu négocier avec le commandement soviétique...

— Il n'y a plus de PC avancé. *Ils* sont entrés. On vous expliquera. » Ils étaient au sommet de la crête. « On est les seuls survivants. Nous trois. Les autres étaient dans le bunker.

— Par ici. Descendez. » La femme dévissa la trappe d'un puits d'accès creusé dans le sol. « Entrez. »



Hendricks s'exécuta. Les trois autres empruntèrent l'échelle à sa suite et la femme verrouilla soigneusement la trappe derrière eux.

« Heureusement qu'on vous a vu, grogna un des soldats. *Il* n'allait pas vous suivre encore longtemps.

— Donnez-moi une de vos cigarettes, dit la femme. Ça fait des semaines que je n'ai pas fumé d'américaine. »

Hendricks poussa le paquet vers elle. Elle en prit une et le passa aux deux autres. Dans un angle de la petite pièce, une lampe brillait par intermittence. Le plafond était bas, l'espace restreint. Tous quatre étaient assis autour d'une petite table en bois. Quelques assiettes sales étaient empilées dans un coin. Derrière un rideau en lambeaux une deuxième pièce était en partie visible. Hendricks voyait un bout de couchette, quelques couvertures, des vêtements pendus à un crochet.

« Nous étions ici, dit son voisin en enlevant son casque et en rejetant en arrière ses cheveux blonds. Caporal Rudi Maxer. Polonais. Enrôlé de force dans l'armée soviétique il y a deux ans. »

Il lui tendit la main. Après une hésitation, Hendricks la serra. « Commandant Joseph Hendricks.

— Klaus Epstein. » L'autre soldat lui serra la main à son tour, un homme de petite taille, mince, brun, qui perdait ses cheveux. Epstein tirailla nerveusement sur le lobe de son oreille. « Autrichien. Enrôlé de force Dieu sait quand. Je ne me souviens plus. Nous étions ici, Rudi et moi, avec Tasso. » Il désigna la femme. « C'est comme ça qu'on en a réchappé. Tous les autres étaient dans le bunker.

— Et... et *ils* sont entrés ? »

Epstein alluma une cigarette. « Un seul pour commencer. Le même modèle que celui qui vous filait. Ensuite, il a ouvert aux autres. »

Hendricks se raidit. « Le même *modèle* ? Il y a plus d'un modèle ?

— Le petit garçon, David, David tenant son ours en peluche. C'est le Modèle Trois. Le plus efficace.

— Comment sont les autres ? »

Epstein fouilla dans sa poche et jeta sur la table un paquet de photos attachées par une ficelle. « Tenez. Voyez vous-même. »

Hendricks défit la ficelle.

« Vous comprenez, dit Rudi Maxer, c'est pour ça que nous voulions négocier l'armistice. Les Russes, je veux dire. Nous avons tout découvert il y

a une semaine. Que vos Griffes fabriquaient de nouveaux modèles de leur propre chef. De nouvelles variétés. Plus perfectionnées. Dans vos usines souterraines, derrière nos lignes. Vous leur avez permis de s'auto-créeer et de s'auto-entretenir, vous les avez conçues de plus en plus complexes. Tout ça est arrivé par votre faute. »

Hendricks examina les photos. Des instantanés pris à la hâte, flous et imprécis. Les premières photos montraient... David. David, marchant seul sur une route. David avec un autre David. Puis trois David. Parfaitement identiques. Chacun avec son vieil ours en peluche.

Tous aussi pathétiques.

« Regardez les autres », dit Tasso.

Les suivantes, prises d'assez loin, montraient un soldat blessé de grande taille assis au bord d'un chemin, le bras en écharpe, un moignon étendu devant lui et une béquille improvisée en travers des genoux. Puis, debout côte à côte, venaient deux soldats blessés identiques.

« Voici le Modèle Un : le Soldat Blessé. » Klaus reprit les photos. « Voyez-vous, les Griffes étaient conçues pour s'en prendre aux humains, pour les traquer. Chaque nouvelle variété s'avérait plus efficace que la précédente. Elles s'aventuraient de plus en plus loin, c'est-à-dire de plus en près de nous ; elles réussissaient à passer outre nos défenses, à s'infiltrer derrière nos lignes. Mais tant qu'elles restaient des *machines*, des sphères métalliques à griffes, lames et palpeurs, on pouvait leur tirer dessus comme sur n'importe quoi d'autre. Elles étaient instantanément identifiées comme robots-tueurs. Dès qu'on les apercevait...

— Le Modèle Un a investi toute notre aile nord, poursuivit Rudi. Nous avons mis longtemps à nous en rendre compte. Trop longtemps. Ces soldats blessés ne cessaient d'arriver, frappant à la porte en suppliant qu'on les laisse entrer. Alors nous avons cédé. Aussitôt entrés, ils ont eu le dessus. C'étaient des *machines* que nous attendions, nous...

— À ce moment-là, on pensait qu'il n'existait qu'un seul modèle, ajouta Klaus Epstein. Personne ne se doutait qu'il pouvait y en avoir d'autres. On nous avait transmis des photos. Quand on vous a envoyé cet émissaire, nous n'en connaissions qu'une seule variété. Le Soldat Blessé. Nous croyions que ça s'arrêtait là.

— Vous êtes tombés sous les assauts de...

— Du Modèle Trois. David et son ours. Ç'a été encore plus facile. » Klaus eut un sourire amer. « Les soldats se laissent attendrir par les enfants.

On les a fait entrer, on a essayé de les nourrir. Cela nous a coûté très cher quand nous avons compris leur véritable but. Je parle de ceux qui étaient dans le bunker.

— Nous trois, nous avons eu de la chance, compléta Rudi. Klaus et moi, on... on rendait visite à Tasso quand c'est arrivé. C'est chez elle, ici. » Un geste circulaire. « Dans cette petite cave. Après, on a voulu ressortir en grim pant à l'échelle. Du haut de la crête, on a vu qu'ils cernaient complètement le bunker. La bataille faisait rage. David et son ours. À des centaines d'exemplaires. C'est Klaus qui a pris les photos. »

L'intéressé entreprit de ranger les clichés.

« Et la même chose se passe tout le long de vos lignes ? demanda Hendricks.

— Oui.

— Qu'est-ce qui se passe sur nos lignes à nous ? » Il effleura machinalement son bloqueur. « Peuvent-ils...

— Vos bracelets irradiants ne les affectent pas le moins du monde. Ça leur est complètement égal. Russes, Américains, Polonais, Allemands... Pour eux c'est la même chose. Ils sont programmés pour une seule chose, et ils ne savent que mettre en pratique l'idée qui a présidé à leur conception. Ils traquent la vie partout où ils la trouvent.

— Ils se repèrent sur les émissions de chaleur, précisa Klaus. C'est ainsi que vous les avez conçus dès le début. Bien sûr, les Griffes d'origine étaient maintenues en respect par vos bracelets irradiants. Mais maintenant, elles ont appris à contourner l'obstacle. Les nouveaux modèles sont plombés.

— À quoi ressemble le troisième modèle ? demanda Hendricks. Il y a le David, le Soldat Blessé... et puis quoi ?

— Nous l'ignorons. »

Klaus désigna le mur. Deux plaques en métal aux bords dentelés y étaient accrochées. Hendricks se leva pour aller les examiner de plus près. Elles étaient toutes tordues et bosselées.

« Celle de gauche s'est détachée d'un Soldat Blessé, l'informa Rudi. On en a eu un. La chose se dirigeait vers notre ancien bunker. On l'a eu depuis la crête, comme on a eu le David qui vous filait le train. »

Sur la plaque était gravée la mention M-I. Hendricks effleura l'autre. « Et celle-ci appartenait à un David ?

— C'est cela. »

La plaque portait la marque M-III. Klaus se pencha par-dessus les épaules

carrées de Hendricks pour regarder à son tour les deux plaques. « Voilà à quoi nous sommes confrontés. Il existe un autre modèle. Peut-être a-t-il été abandonné. Peut-être n'a-t-il pas fonctionné correctement. Mais il doit bien y avoir quelque part un deuxième modèle, puisqu'on a déjà le Un et le Trois.

— Vous avez eu de la chance, reprit Rudi, que David vous ait suivi jusqu'ici sans rien vous faire. Il pensait sans doute que vous le feriez entrer dans un bunker quelconque.

— Il suffit qu'un de ces David entre et tout est fini, renchérit Klaus. Ils réagissent très vite. Le premier fait entrer tous les autres. Et ils sont inflexibles. Des machines avec une seule idée en tête, un seul but programmé. » Il essuya la sueur qui perlait sur sa lèvre supérieure. « Nous avons pu le constater. »

Tous se turent. Puis Tasso dit : « Une autre cigarette, Ricain. Elles sont bonnes. J'en avais presque oublié le goût. »

Il faisait nuit. Le ciel était noir. Les épais nuages de cendre ne laissaient voir aucune étoile. Klaus souleva prudemment la trappe pour que Hendricks puisse jeter un coup d'œil au-dehors.

Rudi pointa un doigt dans l'obscurité. « Nos bunkers sont par là. C'est là que nous étions. À six cents mètres d'ici environ. C'est par hasard que Klaus et moi étions ailleurs quand c'est arrivé. Une petite faiblesse. Sauvés par le stupre !

— Tous les autres doivent être morts, dit Klaus à voix basse. C'est arrivé si vite. Ce matin, le Politburo a pris sa décision. C'est nous qu'ils ont avisés, le PC avancé. Notre messenger est parti tout de suite. Nous l'avons vu se diriger vers vos lignes et couvert jusqu'à le perdre de vue.

« Alex Radrivsky. On le connaissait tous les deux. Il a disparu vers six heures. Le soleil venait de se lever. Vers midi, Klaus et moi on a eu une heure de libre. On est sortis du bunker sans se faire voir, et on est venus ici. C'était une bourgade avant, avec quelques maisons, une rue. Cette cave faisait partie d'une grande ferme. On savait que Tasso serait là, cachée dans son petit gourbi. On était déjà venus. D'autres copains des bunkers y venaient aussi. Aujourd'hui, il se trouve que c'était notre tour.

— Et c'est ainsi que nous avons été épargnés, poursuivit Klaus. Le hasard... Il se trouve que c'est tombé sur nous. Quand on... quand on a eu fini, on est remontés à la surface et on s'est engagés sur la crête. C'est là qu'on les a vus – les David. On a compris tout de suite. On avait vu les

photos du Modèle Un, le Soldat Blessé. Le Commissaire les avait distribuées en expliquant ce que c'était. Un pas de plus et ils nous auraient vus. D'ailleurs, on a dû faire sauter deux David avant de revenir sur nos pas. Ils fourmillaient par centaines, tout autour de nous. On a pris des photos et on est revenus se terrer ici en bouclant la trappe à double tour.

— Pris isolément, ils sont moins efficaces. On a réagi plus vite qu'eux. Mais ils sont impitoyables. Pas comme les êtres vivants. Ils sont venus droit sur nous. Et on les a pulvérisés. »

Le commandant Hendricks s'appuya contre le bord de la trappe le temps que ses yeux s'accoutument à l'obscurité. « Est-il bien prudent de soulever le couvercle, même pour jeter un bref coup d'œil ?

— Si on fait attention, oui. Et puis, il le faut bien si vous voulez vous servir de votre émetteur. »

Hendricks éleva lentement son émetteur de ceinture jusqu'à son oreille. Le métal était froid et humide. Il souffla sur le micro et étira sa courte antenne. Il entendit un léger bourdonnement. « Vous avez sans doute raison. »

Mais il hésitait encore.

« S'il se passe quelque chose on vous tirera à l'intérieur, dit Klaus.

— Merci. » Hendricks attendit un instant, l'émetteur pressé contre son épaule. « C'est tout de même intéressant, vous ne trouvez pas ?

— Quoi donc ?

— Ces nouvelles variétés. Les nouveaux modèles de Griffes. Nous sommes entièrement à leur merci, n'est-ce pas ? À l'heure qu'il est, elles ont sans doute infiltré aussi les lignes des Nations Unies. Je me demande si nous n'assistons pas à la naissance d'une nouvelle race. De *la* nouvelle race. L'évolution en marche, l'espèce qui succédera à l'homme. »

Rudi grogna. « Aucune espèce ne succédera à l'homme.

— Ah non ? Et pourquoi pas ? Peut-être assistons-nous en ce moment même à son émergence, à la disparition de l'humanité, à l'avènement de la société nouvelle.

« Les Griffes ne forment pas une véritable espèce. Ce sont des machines à tuer. Vous les avez créées pour cela, et c'est tout ce qu'elles savent faire. Ce ne sont que des machines investies d'une mission unique.

— Pour le moment, certes. Mais à l'avenir ? Quand la guerre sera terminée ? Peut-être leurs véritables potentialités émergeront-elles lorsqu'il n'y aura plus d'humains à tuer.

— Vous parlez comme si ces choses étaient vivantes !

— Ne le sont-elles pas ? »

Un silence.

« Ce sont des machines, reprit Rudi. Elles ressemblent à des gens, d'accord, mais ce sont des *machines*.

— Servez-vous de votre émetteur, mon commandant, conclut Klaus. On peut pas rester éternellement ici. »

La main crispée sur l'appareil, Hendricks composa l'indicatif codé de son PC. Il attendit, l'oreille aux aguets. Pas de réponse. Rien que le silence. Il vérifia soigneusement les circuits. Tout était en place. « Scott ! lança-t-il dans le micro. Vous m'entendez ? » Rien. Il poussa la puissance au maximum et essaya encore une fois. Rien que des parasites. « Je n'obtiens rien. Il se peut qu'ils m'entendent sans vouloir répondre.

— Dites-leur que c'est une urgence.

— Ils penseront que vous me forcez à les appeler. »

Il rappela et résuma brièvement ce qu'il venait d'apprendre. Mais l'appareil n'émit en retour que de faibles parasites.

« Les zones fortement radioactives bloquent la plupart des transmissions, finit par dire Klaus. C'est peut-être pour ça que ça ne marche pas. »

Hendricks éteignit l'émetteur. « C'est inutile. Ils ne répondent pas. Peut-être est-ce la faute des zones radioactives, comme vous dites. Ou bien ils m'entendent et ne veulent pas répondre. Franchement, c'est ce que je ferais moi-même si un messenger tentait de m'appeler depuis l'intérieur des lignes soviétiques. Ils n'ont aucune raison d'ajouter foi à cette histoire. Ils ont peut-être entendu tout ce que j'ai dit sans...

— Ou bien c'est qu'il est trop tard. »

Hendricks opina.

« Mieux vaut reverrouiller la trappe maintenant, dit Rudi avec inquiétude. Pas la peine de courir des risques inutiles. »

Ils redescendirent dans le tunnel. Klaus verrouilla soigneusement le couvercle et ils regagnèrent la cuisine, où l'atmosphère était lourde, étouffante même.

« Est-il possible qu'ils aient fait aussi vite ? dit Hendricks. J'ai quitté mon bunker à midi. Il y a juste dix heures de cela. Comment ont-ils pu progresser aussi vite ?

— Ça ne leur prend pas longtemps. Une fois que le premier est dedans. Il se déchaîne instantanément. Vous savez de quoi sont capables les petites

Griffes. Un *seul* de ces modèles accomplit des exploits qui dépassent l'imagination. Leurs doigts sont affilés comme des lames de rasoir. Ils sont enragés !

— D'accord, d'accord. »

Hendricks s'écarta impatiemment et leur tourna le dos.

« Qu'est-ce que vous avez ? dit Rudi.

— La Base lunaire ! Bon Dieu, s'ils sont arrivés jusqu'à la base...

— La quoi ? »

Hendricks se retourna. « Ils n'ont tout de même pas encore atteint la Base lunaire ! Comment auraient-ils fait ? Ce n'est pas possible. Je ne peux pas y croire.

« Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Nous avons bien entendu des rumeurs, mais rien de très précis. Quelle est la véritable situation ? Vous semblez inquiet.

— Nous sommes approvisionnés à partir de la Lune. C'est là que se trouvent les gouvernements, sous la surface lunaire. Le peuple, les industries... Tout ce qui nous permet de poursuivre la guerre. Si les machines trouvent le moyen de quitter Terra pour la Lune...

— Il suffit d'une seule. Une fois dans la place, elle fait entrer les autres. Des centaines d'individus identiques. Si vous aviez vu ça ! Tous les mêmes. De vraies fourmis.

— Le socialisme parfait, dit Tasso. L'État communiste idéal. Tous les citoyens interchangeables. »

Klaus poussa un grognement rageur. « Ça suffit ! Bon, alors qu'est-ce qu'on fait maintenant ? »

Hendricks faisait les cent pas dans la petite pièce emplies d'odeurs de cuisine et de transpiration. Les autres le regardaient sans rien dire. Au bout d'un moment, Tasso écarta le rideau et passa dans la pièce voisine. « Je vais dormir un peu. »

Le rideau se referma derrière elle. Rudi et Klaus s'assirent à la table sans quitter Hendricks des yeux.

« C'est à vous de voir, dit Klaus. On ne connaît pas votre situation. »

Hendricks hocha la tête.

« C'est problématique, renchérit Rudi en versant dans sa tasse le contenu d'une cafetière rouillée. Ici, on est en sécurité quelque temps, mais on ne pourra pas rester éternellement. On va vite manquer de tout.

— Mais si on sort...

— ... ils nous tomberont dessus. C'est le plus probable. On n'irait pas très loin. À quelle distance se trouve votre bunker, mon commandant ?

— Cinq à six kilomètres.

— C'est faisable. À quatre, on peut surveiller les quatre points cardinaux. Ils ne pourront pas nous surprendre par derrière et tenter de nous filer le train. On a trois fusils. Et Tasso peut prendre mon pistolet. » Rudi tapota sa ceinture. « Dans l'armée soviétique, on n'avait pas toujours de chaussures, mais les armes, ça ne manquait jamais. Si on y va tous les quatre, et armés, l'un d'entre nous peut peut-être arriver jusqu'à votre bunker. De préférence vous, mon commandant.

— Et s'ils y sont déjà ? » intervint Klaus.

Rudi haussa les épaules. « Dans ce cas, on reviendra ici. »

Hendricks cessa d'arpenter la pièce. « D'après vous, quel est le risque qu'ils aient déjà atteint les lignes américaines ?

— Difficile à dire. Un assez grand risque. Les machines sont bien organisées. Elles savent parfaitement ce qu'elles font. Une fois lancées, elles avancent comme un nuage de sauterelles. Elles doivent demeurer constamment en mouvement, et savoir réagir vite. La promptitude et l'effet de surprise, c'est là-dessus qu'elles comptent. Elles débarquent avant qu'on ait eu le temps de comprendre ce qui se passe.

— Je vois », murmura Hendricks.

Dans l'autre pièce, Tasso remua. « Commandant ? »

Hendricks écarta le rideau. « Oui ? »

Étendue sur sa couchette, Tasso leva sur lui un regard paresseux. « Il vous reste des cigarettes américaines ? »

Hendricks entra dans la pièce, alla s'asseoir en face d'elle sur un tabouret en bois et fouilla ses poches. « Non. Plus une seule.

— Dommage.

— De quelle nationalité êtes-vous ? demanda-t-il au bout d'un moment.

— Russe.

— Comment êtes-vous arrivée ici ?

— Ici ?

— C'était la France ici, avant. La Normandie. Vous êtes venue avec l'armée soviétique ?

— Pourquoi ?

— Simple curiosité. » Il la regarda attentivement. Elle avait jeté son manteau au pied de la couchette. Elle était jeune, vingt ans environ. Mince.



Ses longs cheveux étaient répandus sur l'oreiller. Elle le fixait en silence. Ses yeux sombres étaient grands ouverts.

« Qu'est-ce qui vous tracasse ? dit Tasso.

— Rien. Quel âge avez-vous ?

— Dix-huit ans. »

Elle continuait de le regarder sans ciller, la tête calée sur ses avant-bras. Elle portait un pantalon et une chemise de l'armée soviétique. Gris-vert. Un épais ceinturon en cuir avec compteur et cartouches. Une trousse médicale.

« Vous êtes dans l'armée soviétique ?

— Non.

— Où avez-vous eu cet uniforme, alors ?

Elle haussa les épaules. « On me l'a donné.

— Et... quel âge aviez-vous quand vous êtes arrivée ici ?

— Seize ans.

— Si jeune que ça ? »

Ses yeux se plissèrent. « Que voulez-vous dire ? »

Hendricks se frotta la mâchoire. « Votre vie aurait été bien différente s'il n'y avait pas eu la guerre. Seize ans... Dire que vous avez débarqué ici à seize ans pour connaître ça...

— Il fallait bien survivre.

— Je ne vous fais pas la morale.

— Votre vie aurait été différente aussi », murmura Tasso. Elle se pencha et défit une de ses bottes, qu'elle expédia par terre d'un coup de pied. « Commandant, vous voulez bien aller dans l'autre pièce ? J'ai sommeil.

— Quatre personnes ici, ça va poser des problèmes. On va avoir du mal à partager ces quartiers. Il n'y a que deux pièces ?

— Oui.

— Comment était la cave, à l'origine ? Plus grande que ça ? Y a-t-il d'autres pièces remplies de décombres ? Nous pourrions peut-être en ouvrir une.

— Peut-être. Je ne sais pas, je vous assure. » Tasso défit son ceinturon, s'installa plus confortablement et déboutonna sa chemise. « Vous êtes sûr que vous n'avez plus de cigarettes ?

— Je n'en avais qu'un seul paquet.

— Dommage. Si on arrive jusqu'à votre bunker, peut-être qu'on en trouvera d'autres. » Elle enleva sa seconde botte et tendit la main vers le cordon électrique. « Bonne nuit.

— Vous allez dormir ?

— Tout juste. »

La pièce sombra dans l'obscurité. Hendricks se releva, écarta le rideau et revint dans la cuisine. Là, il s'immobilisa, pétrifié.

Rudi était debout contre le mur, le visage blême et luisant de sueur. Sa bouche s'ouvrait et se refermait, mais aucun son n'en sortait. Klaus se tenait devant lui, le canon de son revolver enfoncé dans l'estomac de son compagnon. Ni l'un ni l'autre ne bougeaient. Klaus serrait convulsivement son revolver, le visage impassible. Pâle et silencieux, Rudi restait contre le mur, bras et jambes écartés.

« Qu'est-ce que... ? » murmura Hendricks.

Mais Klaus lui coupa la parole. « Pas un mot, mon commandant. Approchez un peu. Votre arme. Sortez votre arme. »

Hendricks dégaina. « Qu'est-ce que ça signifie ?

— Couvrez-le. » Klaus lui fit signe de venir le rejoindre. « À côté de moi. Vite ! »

Rudi remua légèrement afin d'abaisser ses bras tendus, et se tourna vers Hendricks en se passant la langue sur les lèvres. Le blanc de ses yeux brillait follement. La sueur perlait sur son front et dégoulinait sur ses joues. Il reporta son regard sur Hendricks. « Il est devenu fou, mon commandant ! Faites quelque chose ! dit-il d'une voix faible et rauque, presque inaudible.

— Que se passe-t-il donc ? » demanda impérieusement Hendricks.

Sans baisser son arme, Klaus répondit : « Vous vous souvenez de ce que nous disions, mon commandant, à propos de ces trois modèles ? Nous connaissions le Un et le Trois. Mais nous ignorions à quoi ressemblait le Deux. Du moins, à ce moment-là. Mais maintenant, nous le savons. » Il raffermi sa prise sur la crosse et pressa brusquement la détente. Une vague de chaleur jaillit de l'arme et enveloppa Rudi. « Commandant, je vous présente le Modèle Deux ! »

Tasso apparut derrière le rideau. « Klaus ! Qu'est-ce que tu as fait ? »

Klaus se détourna de la forme calcinée qui glissait lentement le long du mur, jusqu'au sol. « Voilà le Modèle Deux, Tasso. Les trois sont identifiés maintenant. Il y a moins de danger. Je... »

Tasso regardait derrière lui les restes de Rudi ainsi que les lambeaux noircis et fumants de ses vêtements.

« Tu as tué Rudi.

— Rudi ? La *machine*, tu veux dire. Je le surveillais. J'avais un

pressentiment... mais je n'étais pas certain. Du moins jusqu'à ce soir. À présent je suis sûr. » Klaus frota nerveusement la crosse de son arme. « Nous avons eu de la chance. Tu ne comprends donc pas ? Une heure de plus et cette chose allait...

— Tu en es sûr, hein ? » Tasso le bouscula et se pencha sur le cadavre carbonisé. Son expression se durcit. « Regardez par vous-même, commandant. Des os, de la chair ! »

Hendricks se pencha à ses côtés. Les restes étaient indubitablement humains. De la chair calcinée, des esquilles d'os réduits en cendres, un morceau de crâne... Des ligaments, des viscères, du sang. Une mare de sang contre le mur.

« Je ne vois pas de rouages, énonça calmement Tasso en se redressant. Ni rouages, ni vis, ni circuits. Ce n'était pas une Griffes. Ce n'était pas le Modèle Deux. » Elle croisa les bras. « Il va falloir que tu t'expliques. » Subitement blafard, Klaus s'assit à la table. Il enfouit son visage dans ses mains et se mit à se balancer d'avant en arrière.

« Ça suffit ! » Les doigts de Tasso se refermèrent sur son épaule. « Pourquoi tu as fait ça ? Pourquoi l'avoir tué ?

— Il a eu peur, dit Hendricks à sa place. À cause de toute cette histoire, tout ce qui nous menace.

— Peut-être, en effet.

— Quelle autre explication ?

— Et s'il avait eu une bonne raison pour tuer Rudi ? Une excellente raison ?

— Laquelle ?

— Rudi avait peut-être découvert quelque chose. »

Hendricks scruta son visage morose. « Découvert quoi ?

— Ce que Klaus était réellement. »

Klaus releva promptement la tête. « Vous ne voyez pas ce qu'elle essaie de vous dire ? Elle pense que c'est moi le Deuxième Modèle. Vous ne comprenez donc pas, mon commandant ? Elle veut vous faire croire que je l'ai tué exprès. Que je suis...

— Alors pourquoi est-ce que tu l'as tué ? dit Tasso.

— Je vous l'ai dit. » Klaus secoua la tête avec lassitude. « J'ai cru que c'était une Griffes. J'ai cru en avoir la certitude.

— Et pourquoi cela ?

— Je le tenais à l'œil. J'avais des soupçons.

— Pourquoi ?

— J'ai cru voir quelque chose. Entendre quelque chose. J'ai cru...» Il s'interrompit.

« Continue.

— On était assis à table. On jouait aux cartes. Vous deux, vous étiez dans l'autre pièce. Il n'y avait pas de bruit, et j'ai cru l'entendre... *bourdonner*. »

Un silence.

« Vous y croyez, vous ? demanda Tasso à Hendricks.

— Oui. Je crois ce qu'il dit.

— Pas moi. Je crois qu'il a tué Rudi pour une autre raison. » Tasso effleura le fusil posé dans un coin de la pièce. « Commandant...

— Non. » Hendricks secoua la tête. « Mettons immédiatement fin à cela. Un mort suffit. Nous avons autant peur que Klaus. Le tuer, ce serait agir exactement comme lui par rapport à Rudi. »

Klaus leva sur lui un regard reconnaissant. « Merci. J'ai eu peur. Vous comprenez, n'est-ce pas ? Maintenant c'est elle qui a peur, comme moi tout à l'heure. Et elle veut me tuer.

— Assez de tueries. » Hendricks se dirigea vers le pied de l'échelle. « Je vais monter pour essayer une dernière fois l'émetteur. Si je n'obtiens pas de réponse, nous partirons pour mes positions dès demain matin. »

Klaus se leva brusquement. « Je viens vous donner un coup de main. »

L'air nocturne était glacial. La terre refroidissait rapidement. Klaus inspira à pleins poumons. Hendricks et lui sortirent du tunnel. Les jambes écartées, le fusil levé, Klaus se mit aux aguets. Hendricks s'accroupit près de la trappe et alluma le petit émetteur.

« Alors ? demanda bientôt Klaus.

— Rien pour l'instant.

— Insistez. Dites-leur ce qui s'est passé. »

Hendricks persévéra, mais sans succès. Finalement, il replia l'antenne. « C'est inutile. Ils ne me reçoivent pas. Ou bien ils m'entendent et ne veulent pas répondre. Ou alors...

Ou alors ils ne sont plus là.

— Dernière tentative. » Hendricks tira l'antenne. « Scott, vous me recevez ? À vous ! »

Rien que des parasites. Puis, très faiblement : « Ici Scott. »

Les doigts de Hendricks se crispèrent. « Scott ! C'est vous ?

— Ici Scott. »

Klaus s'accroupit. « C'est votre PC ?

— Scott, écoutez... Vous avez compris, pour les Griffes ? Vous avez reçu mon message ? Vous m'avez entendu ?

— Oui. »

Un oui bien faible, presque inaudible, qu'il avait eu peine à distinguer. « Vous avez bien reçu mon message ? Tout va bien au bunker ? Aucun d'entre eux n'a pu entrer ?

— Tout va bien.

— Ont-ils essayé d'entrer ? »

La voix s'affaiblit encore. « Non. »

Hendricks se tourna vers Klaus. « Tout va bien là-bas.

— Ont-ils été attaqués ?

— Non. » Hendricks pressa plus fortement le récepteur contre son oreille. « Scott, je vous entends à peine. Avez-vous informé la Base lunaire ? Sont-ils au courant ? »

Pas de réponse. « Scott ! Vous me recevez ? »

Silence.

Hendricks se décontracta quelque peu et ses épaules s'affaissèrent. « Contact perdu. Sans doute les zones à haute radioactivité. »

Les deux hommes s'entre-regardèrent sans échanger un mot. Au bout d'un moment, Klaus dit : « Aurait-on dit la voix d'un de vos hommes ? Avez-vous pu l'identifier ?

— Elle était trop faible.

— Vous ne pourriez en jurer ?

— Non.

— Alors, ç'aurait pu être...

— Je ne sais pas. Maintenant, je ne suis plus sûr de rien. Redescendons et refermons bien la trappe. »

Ils reprirent l'échelle et retrouvèrent bientôt la cave tiède. Klaus reverrouilla le couvercle.

Tasso les attendait en bas, le visage inexpressif. « Alors ? » questionna-t-elle.

Ni l'un ni l'autre ne répondit.

« Bon, fit enfin Klaus. Qu'en dites-vous, mon commandant ? Était-ce votre officier, ou bien l'un d'entre eux ?

— Je ne sais pas.

— Alors on en revient au même point. »

Les dents serrées, Hendricks regardait par terre. « Il faut y aller. Il faut savoir.

— De toute façon, nous n'avons que quelques semaines de provisions. Après ça, nous serons obligés de sortir.

— Je suppose que oui.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda Tasso. Avez-vous réussi à contacter votre bunker ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'était peut-être un de mes hommes, dit lentement Hendricks. À moins que... Mais ce n'est pas en restant ici que nous le saurons. » Il regarda sa montre. « Couchons-nous et dormons. Il faudra se lever tôt demain matin.

— Pourquoi ?

— C'est notre meilleure chance d'échapper aux Griffes », dit Hendricks.

La matinée était claire et froide. Le commandant Hendricks scruta le paysage au moyen de ses jumelles.

« Vous voyez quelque chose ? demanda Klaus.

— Non.

— Pouvez-vous distinguer nos bunkers ?

— De quel côté ?

— Donnez. » Klaus prit les jumelles et les régla. « Je sais où il faut chercher. »

Il regarda longtemps sans rien dire. Tasso arriva en haut de l'échelle et posa le pied par terre. « Il y a quelque chose ?

— Non. » Klaus rendit les jumelles à Hendricks. « On ne les voit pas. Venez. Ne restons pas ici. » Tous trois descendirent le versant de la crête en glissant dans la cendre meuble. Un lézard détala sur une pierre plate. Ils s'immobilisèrent aussitôt, tous les sens en éveil.

« Qu'est-ce que c'était ? murmura Klaus.

— Un lézard. »

L'animal poursuivit sa course dans la cendre, dont il avait exactement la couleur.

« L'adaptation parfaite, dit Klaus. Ça prouve que nous avons raison. Je veux parler de Lyssenko. »

Ils atteignirent le bas de la pente et, restant tout près les uns des autres, s'arrêtèrent pour regarder autour d'eux.

« Allons. » Hendricks se remit enfin en route. « Ça fait un bout de chemin,

à pied. »

Klaus le rattrapa et Tasso leur emboîta le pas, revolver au poing.

« Mon commandant, il y a quelque chose que je voulais vous demander, fit Klaus. Comment avez-vous rencontré le David ? Celui qui vous filait ?

— En venant. Dans des ruines.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Pas grand-chose. Qu'il était seul.

— Vous n'avez pas senti que c'était une machine ? Il parlait comme un être vivant ? Vous ne vous êtes vraiment douté de rien ?

— Il a très peu parlé. Je n'ai rien remarqué d'anormal.

— Curieux, des machines si semblables aux hommes qu'on peut s'y tromper. Presque vivantes. Je me demande où tout ça finira.

— Elles font ce pour quoi vous les avez créées, vous les Ricains, accusa Tasso. Vous les avez programmées pour traquer la vie et l'éliminer. La vie humaine. Partout où elles la trouvent. »

Hendricks observait Klaus avec attention. « Pourquoi toutes ces questions ? Qu'est-ce qui vous tracasse ?

— Rien », répondit Klaus.

Derrière eux, Tasso dit calmement : « Klaus a peur que ce soit vous, le Modèle Deux. Maintenant, c'est vous qu'il a à l'œil. »

Klaus rougit. « Et pourquoi pas ? Nous avons envoyé un messenger derrière les lignes américaines, et c'est lui qui est venu. Peut-être pensait-il trouver par ici du gibier en abondance. »

Hendricks eut un rire sans joie. « Je venais des bunkers des Nations Unies. J'étais entouré d'êtres humains.

— Peut-être avez-vous vu là l'occasion de pénétrer dans les lignes soviétiques, et donc saisi la chance. Peut-être vouliez-vous...

— Les lignes soviétiques avaient déjà été envahies. Vous aviez été infiltrés avant même que je quitte mon PC. N'oubliez pas ça. »

Tasso vint à ses côtés. « Ça ne prouve rien du tout, commandant.

— Pourquoi cela ?

— Il semble que les différents modèles communiquent très peu entre eux. Ils proviennent d'usines distinctes. Ils ne se concertent pas. Vous auriez pu partir en direction des lignes soviétiques sans rien connaître des activités des autres modèles. Sans même savoir à quoi ceux-ci ressemblent.

— Comment se fait-il que vous en sachiez tant sur les Griffes ? s'enquit Hendricks.

— Je les ai observées. Je les ai vues prendre les bunkers soviétiques.

— Tu en sais vraiment beaucoup, remarqua Klaus. Et en fait, tu as vu très peu de choses. Curieux que tu te sois montrée aussi observatrice. »

Tasso rit. « C'est moi que tu soupçonnes, maintenant ?

— N'y pensons plus », dit Hendricks.

Ils avancèrent en silence.

« On va faire tout le chemin à pied ? dit Tasso après un temps. Je n'ai pas l'habitude de marcher. » Elle contempla la plaine de cendres qui s'étendait tout autour d'eux à perte de vue. « C'est lugubre.

— Et c'est comme ça tout le long, commenta Klaus.

— En un sens, j'aurais préféré que tu sois dans ton bunker au moment de l'attaque.

— C'est un autre qui se serait trouvé en ta compagnie », marmonna Klaus.

Tasso rit et enfonça ses mains dans ses poches. « Tu as raison. »

Ils poursuivirent leur route sans cesser de scruter l'immense plaine.

Le soleil se couchait. Hendricks avança lentement en faisant signe à Klaus et Tasso de rester en arrière. Klaus s'accroupit et posa la crosse de son fusil par terre.

Tasso trouva une plaque de béton et s'y assit en poussant un soupir. « C'est bon de se reposer un peu.

— Silence », lui intima sèchement Klaus.

Ils se trouvaient au pied d'une pente que Hendricks était en train de gravir. C'était la colline où l'envoyé russe avait fait son apparition la veille. À plat ventre, le commandant inspecta à la jumelle ce qui les attendait au-devant.

Rien en vue. Que de la cendre et quelques arbres. Mais à moins de cinquante mètres se profilait l'entrée du PC avancé. Le bunker qu'il avait quitté la veille. Hendricks l'observa en silence. Nul mouvement. Aucun signe de vie.

Klaus le rejoignit en rampant. « Où est-ce ?

— Là, en bas. »

Hendricks lui passa les jumelles. Des nuages de cendre roulaient dans le ciel du crépuscule. Le monde s'assombrissait. Il leur restait tout au plus deux heures de lumière. Sans doute moins.

« Je ne vois rien, remarqua Klaus.

— Vous voyez l'arbre, là ? Ce tronc près de la pile de briques ? L'entrée est juste à droite.



— Si vous le dites.

— Couvrez-moi d'ici, Tasso et vous. Vous m'aurez dans votre champ de vision jusqu'à ce que j'atteigne l'entrée.

— Vous y allez seul ?

— Avec mon bracelet, je ne risque rien. Le périmètre autour du bunker est un véritable nid de Griffes. Elles s'entassent sous la cendre. Comme des crabes. Sans bracelet, vous n'avez aucune chance d'en sortir vivant.

— Vous avez sans doute raison.

— J'avancerai lentement. Dès que j'aurai une certitude...

— S'ils sont dans le bunker, vous ne pourrez jamais remonter jusqu'ici. Ils sont rapides. Vous n'imaginez pas à quel point.

— Que suggérez-vous ? »

Klaus réfléchit. « Je ne sais pas. Amenez-les à se montrer en surface. Pour que vous voyez à quoi vous avez affaire. »

Hendricks détacha l'émetteur de son ceinturon et déploya l'antenne. « Allons-y. »

Klaus fit signe à Tasso, qui les rejoignit en rampant adroitement jusqu'au sommet de la hauteur.

« Il descend seul, annonça Klaus. Nous le couvrirons d'ici. Dès que tu le verras revenir, tire tout de suite derrière lui. Ils ne perdent pas de temps.

— Tu n'es pas très optimiste, dit Tasso.

— En effet. »

Hendricks ouvrit le magasin de son arme et le vérifia soigneusement. « Peut-être que tout va bien.

— Vous ne les avez pas vus, vous. Il y en avait des centaines. Tous pareils. Une vraie marée de fourmis...

— Je devrais voir ce dont il retourne sans être obligé de m'aventurer trop profond. » Hendricks verrouilla la culasse et empoigna fermement son arme ; de l'autre une main, il tenait l'émetteur. « Bon, souhaitez-moi bonne chance. »

Klaus lui tendit la main. « Ne descendez pas sans savoir. Parlez-leur d'en haut. Obligez-les à se montrer. »

Hendricks entreprit de descendre le versant.

Un instant plus tard, il se dirigeait lentement vers un tas de briques et de débris jouxtant un tronc d'arbre mort, autrement dit vers l'entrée du bunker.

Pas un mouvement nulle part. Il reprit son émetteur et l'alluma. « Scott ? Vous me recevez ? »

Silence.

« Scott ! Ici Hendricks. Je suis devant le bunker. Vous devez me voir dans le viseur. »

Il prêta l'oreille, cramponné à l'émetteur. Aucun autre son que les parasites. Il s'avança. Une Griffe émergea brusquement de la cendre et fonça sur lui. Puis elle se figea à un ou deux mètres et s'enterra à nouveau. Une deuxième apparut, un des gros modèles pourvus de tentacules qui l'observa attentivement, puis se mit à le suivre à distance respectueuse. Un instant plus tard, une grande Griffe rejoignit la première. Silencieuses, elles lui emboîtèrent le pas.

Hendricks s'immobilisa et, derrière lui, les Griffes l'imitèrent. Il était tout près maintenant. Presque au niveau des marches menant au bunker.

« Scott ! Vous me recevez ? Je suis juste au-dessus de vous. Dehors. À la surface. Vous me recevez ? »

Il attendit, le fusil serré contre son flanc, l'émetteur collé à l'oreille. Le temps passa. Il s'efforçait de distinguer un son quelconque, mais seul le silence lui parvenait, un silence entrecoupé de vagues parasites.

Puis, lointaine, métallique, une voix : « Ici, Scott. »

Une voix neutre. Froide. Impossible à identifier. Mais l'écouteur était si petit...

« Scott ! Écoutez ! Je suis au-dessus de vous. En haut, devant l'entrée du bunker.

— Oui.

— Vous me voyez ?

— Oui.

— Dans le viseur ? Le viseur est braqué sur moi ?

— Oui. »

Hendricks réfléchit. Tout autour de lui, un cercle de Griffes gris métallisé attendait sans bouger. « Tout va bien, dans le bunker ? Rien d'inhabituel ?

— Tout va bien.

— Venez à la surface. Je voudrais vous voir un instant. » Hendricks inspira profondément. « Je veux vous parler. Montez me rejoindre.

— Descendez.

— C'est un ordre ! »

Silence. « Vous montez, oui ou non ? » Hendricks prêta l'oreille. Pas de réponse. « Je vous ordonne de rejoindre la surface.

— Descendez. »

La mâchoire d'Hendricks se contracta. « Passez-moi Leone. »

Un long silence. Il se concentra sur les parasites. Puis une voix lui parvint, dure, mince, métallique. La même que l'autre. « Ici Leone.

— Ici Hendricks. Je suis en surface. À l'entrée du bunker. Je veux que l'un d'entre vous monte.

— Descendez.

— Pourquoi ? C'est un ordre que je vous donne ! »

Silence. Hendricks baissa l'émetteur, regarda prudemment autour de lui. L'entrée était presque à ses pieds. Il rentra l'antenne, raccrocha l'appareil à sa ceinture, puis prit soigneusement son arme à deux mains et avança pas à pas. S'ils le voyaient vraiment, ils savaient qu'il se dirigeait vers l'entrée. Il ferma les yeux une seconde.

Puis il posa le pied sur la première marche.

Deux David montèrent à sa rencontre, deux visages identiques dépourvus d'expression. Il les pulvérisa sur place. D'autres montaient au pas de course, une armée de jumeaux !

Hendricks tourna les talons et revint à toute vitesse vers la colline.

Au sommet, Tasso et Klaus tiraient sans discontinuer. Déjà les petites Griffes convergeaient vers eux ; leurs sphères de métal filaient frénétiquement dans la cendre. Mais il n'avait pas le temps de penser à elles. Il s'agenouilla et mit en joue, visant l'entrée du bunker qui déversait des David par groupes entiers, chaque individu tenant son ours en peluche ; leurs petites jambes noueuses et maigrichonnes tricotaient à toute vitesse tandis qu'ils montaient les marches du bunker. Hendricks fit feu sur le groupe le plus nombreux. Les David s'envolèrent dans une pluie de rouages et de ressorts qui partit dans toutes les directions. Il tira de nouveau à travers le brouillard de particules.

Une grande silhouette courbée se profila à l'entrée du bunker. Interloqué, Hendricks cessa de tirer. C'était un homme. Un soldat. Privé d'une de ses jambes, il s'appuyait sur une béquille.

« Commandant ! »

C'était la voix de Tasso. Nouveaux coups de feu. La haute silhouette s'avança, tout entourée de David. Hendricks sortit de sa stupeur. Le Modèle Un ! Le Soldat Blessé ! Il visa et tira. Le soldat se désintégra : mille pièces métalliques s'envolèrent. Une foule de David s'éloignaient à présent du bunker en courant sur le terrain plat. Presque accroupi, Hendricks tirait sans relâche, tout en reculant lentement vers la colline.

Du haut de son poste, Klaus tira. Le versant grouillait de Griffes grim pant vers lui avec ardeur. Hendricks battait en retraite aussi vite qu'il pouvait. Tasso avait quitté Klaus et se déplaçait lentement vers la droite, en s'éloignant de la colline.

Un David se coula subrepticement vers Hendricks. Un petit visage blanc et vide, des yeux mangés par des mèches de cheveux bruns. La machine se baissa brusquement et ouvrit les bras. Son ours en peluche tomba à terre et se précipita vers Hendricks en faisant des bonds. Le commandant fit feu. L'ours et le David se volatilisèrent. Il sourit et battit des paupières. Il avait l'impression de faire un rêve.

« Par ici ! »

C'était la voix de Tasso. Hendricks partit dans sa direction. Elle se tenait près de piliers en béton qui avaient dû soutenir un bâtiment maintenant en ruine et tirait derrière lui avec l'arme de poing que lui avait donnée Klaus.

« Merci. »

Haletant, il la rejoignit. Elle l'entraîna à l'abri du béton, puis se mit à manipuler son ceinturon.

« Fermez les yeux ! » Elle détacha de sa taille un objet rond dont elle dévissa rapidement le couvercle avant de le verrouiller en position. « Fermez les yeux et couchez-vous ! »

Alors elle lança la bombe, qui décrivit un arc irréprochable puis roula et rebondit jusqu'à l'entrée du bunker. Deux Soldats Blessés se tenaient, hésitants, près du tas de briques. Derrière eux, les David continuaient d'affluer pour se répandre dans la plaine. Un des Soldats Blessés fit un pas vers la bombe, se pencha maladroitement pour la ramasser.

La bombe explosa. L'onde de choc souffla Hendricks et le jeta à plat ventre. Un vent brûlant déferla sur lui. À travers un brouillard, il vit Tasso qui, debout derrière les colonnes, tirait lentement, méthodiquement, sur les David émergeant des nuages de feu blanc qui faisaient rage.

Sur la colline, Klaus se démenait pour lutter contre les Griffes qui l'encerclaient. Il battait en retraite sans cesser de tirer, tentant de sortir du cercle qui l'emprisonnait.

Hendricks se remit péniblement debout. La tête lui faisait mal, et il y voyait à peine. Il avait l'impression d'être cerné par un tourbillon de flammes dévorantes. Son bras droit refusait de lui obéir.

Tasso vint vers lui à reculons. « Venez. Partons d'ici.

— Et Klaus ? Il est encore là-haut.

— Venez ! »

Elle l'éloigna des colonnes. Hendricks secoua la tête pour essayer de retrouver sa lucidité. Tasso l'entraîna rapidement ; le regard vif et brillant, elle guettait les Griffes qui avaient pu survivre à la déflagration.

Un David émergea du rideau de flammes. Tasso le désintégra. Il n'en vint pas d'autres.

« Mais Klaus... Que va devenir Klaus ? » Hendricks s'immobilisa, chancelant. « Il va...

— Venez ! »

Ils se replièrent de plus en plus loin du bunker. De petites Griffes les suivirent quelque temps, puis renoncèrent et rebroussèrent chemin.

Enfin Tasso s'arrêta. « Arrêtons-nous ici le temps de reprendre notre souffle. »

Hendricks s'assit sur un tas de décombres et, haletant, s'épongea la nuque. « Quand je pense que nous avons laissé Klaus là-bas », s'étrangla-t-il.

Tasso ne répondit rien. Elle ouvrit son arme et y glissa un nouveau chargeur de cartouches explosives. Hendricks la contemplait, hébété. « Vous l'avez abandonné délibérément », dit-il.

Tasso referma son arme d'un coup et se mit à scruter les monceaux de gravats tout autour d'eux, le visage inexpressif. Comme si elle guettait quelque chose.

« Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Hendricks sur un ton impérieux. Qu'est-ce que vous guettez ? Quelque chose vient vers nous ? » Il secoua la tête, essayant vainement de comprendre. Que faisait-elle donc ? Qu'attendait-elle ainsi ? Lui ne voyait rien. Ils n'étaient entourés que de cendre et de ruines ponctuées par endroits de troncs sans vie, sans feuilles ni branches.

« Qu'est-ce...

— Taisez-vous ! » coupa-t-elle.

Soudain, ses yeux se plissèrent et elle leva le canon de son arme. Hendricks tourna la tête et suivit son regard.

Suivant le même chemin qu'eux, une silhouette fit son apparition. Elle venait vers eux en titubant. Ses vêtements étaient en lambeaux. La créature boitait et avançait très lentement, avec un luxe de précautions, en s'arrêtant de temps en temps pour reprendre des forces. À un moment, elle faillit tomber. Elle resta un instant immobile le temps de recouvrer son équilibre, puis reprit sa marche.

Klaus.

Hendricks se dressa. « Klaus ! » Il fit quelques pas vers le nouveau venu. « Comment diable avez-vous pu... »

Tasso tira. Hendricks se jeta en arrière. La jeune femme tira de nouveau et un impitoyable trait de feu passa auprès de lui pour aller frapper Klaus en pleine poitrine. Ce dernier vola en éclats, répandant en tous sens rivets et engrenages. L'espace d'un instant, il continua d'avancer. Puis il vacilla d'avant en arrière et finit par s'effondrer. De nouvelles pièces métalliques roulèrent dans la cendre.

Silence.

Tasso se tourna vers Hendricks. « Maintenant vous comprenez pourquoi il a tué Rudi. » Hendricks se rassit lentement et secoua la tête ; comme engourdi, il était incapable de penser. « Vous voyez ? insista Tasso. Vous comprenez ? »

Hendricks ne répondit pas. Tout lui échappait de plus en plus vite. Les ténèbres l'engloutissaient, l'appelaient à elles.

Il ferma les yeux.

Hendricks rouvrit lentement les yeux. Tout son corps lui faisait mal. Il voulut s'asseoir, mais des poignards acérés lui traversèrent le bras et l'épaule. Il suffoqua.

« N'essayez pas de vous lever », dit Tasso.

Elle se pencha et lui posa une main glacée sur le front.

Il faisait nuit. Quelques rares étoiles perçaient de leur éclat intermittent les nuages de cendre mouvants. Hendricks se recoucha, les dents serrées. Tasso le regardait, impassible. Elle avait fait un feu de petit bois et d'herbes sèches, dont les flammes sifflaient doucement en léchant la gamelle posée au-dessus d'elles. Tout était silencieux. À part le foyer, les ténèbres régnaient partout.

« C'était donc lui, le Deuxième Modèle, murmura Hendricks.

— Je m'en étais toujours doutée.

— Pourquoi ne pas l'avoir éliminé plus tôt ? interrogea Hendricks.

— C'est vous qui m'avez retenue. » Tasso se rapprocha du feu pour regarder dans la gamelle. « C'est du café. Il sera prêt dans un instant. »

Elle revint s'asseoir près de lui et ouvrit bientôt son arme afin de démonter le mécanisme de mise à feu et d'en inspecter les différentes pièces avec une attention soutenue. « C'est une arme superbe, dit-elle à mi-voix. Magnifiquement conçue et réalisée.

— Que sont-elles devenues ? Les Griffes ?

— L'onde de choc en a mis la plupart hors d'usage. Elles sont fragiles. Hautement organisées, je suppose.

— Les David aussi ?

— Oui.

— Comment se fait-il que vous ayez eu une bombe pareille en votre possession ? »

Tasso haussa les épaules. « C'est nous qui l'avons mise au point. Ne sous-estimez pas notre technologie, commandant. Sans cette bombe-là, ni vous ni moi ne serions encore en vie.

— Elle nous a bien rendu service, en effet. »

Tasso étendit ses jambes vers le feu pour se réchauffer les pieds. « Je m'étonne que vous n'ayez pas compris quand il a tué Rudi. Pourquoi croyez-vous qu'il a...

— Je vous l'ai dit. J'ai pensé qu'il avait pris peur.

— Vraiment ? Vous savez, pendant un moment je vous ai soupçonné aussi, commandant. Parce que vous ne vouliez pas que je le tue. J'ai pensé que vous le protégiez peut-être. » Elle se mit à rire.

« Sommes-nous en sécurité ici ? demanda Hendricks après un silence.

— Pendant un temps. Jusqu'à ce qu'ils reçoivent des renforts. »

Tasso nettoyait l'intérieur de son arme avec un bout de chiffon. Cela fait, elle remit le mécanisme en place, referma l'arme et passa un doigt le long du canon.

« Nous avons eu de la chance, murmura Hendricks.

— En effet. Beaucoup de chance.

— Merci de m'avoir tiré de là. »

Tasso le regarda sans répondre. Ses yeux luisaient dans l'éclat du feu. Hendricks examina son bras. Pas moyen de remuer les doigts ; par ailleurs, son flanc tout entier était insensible. Il ressentait au plus profond de lui-même une douleur constante et sourde.

« Comment vous sentez-vous ? interrogea Tasso.

— Je suis touché au bras.

— Quoi d'autre ?

— Il y a des lésions internes.

— Vous ne vous êtes pas jeté au sol quand la bombe a explosé. »

Sans répondre, Hendricks regarda Tasso verser le café dans un gobelet de métal et le lui apporter. « Merci », dit-il enfin. Il s'efforça de se redresser pour pouvoir boire. Il avait du mal à avaler. Il fut pris de nausée et dut

repousser le récipient. « Je ne peux pas en boire plus pour le moment. »

La jeune fille avala le reste. Le temps passa. Les nuages de cendres dérivèrent inlassablement dans le ciel nocturne. L'esprit vide, Hendricks se reposait. Au bout d'un moment, il s'aperçut que, debout tout près de lui, Tasso le contemplait fixement. « Qu'y a-t-il ? murmura-t-il.

— Vous vous sentez mieux ?

— Un peu.

— Vous savez, commandant, si je ne vous avais pas traîné hors de là, ils vous auraient eu. Vous seriez mort. Comme Rudi.

— Je sais.

— Voulez-vous savoir pourquoi je vous ai sorti de là ? J'aurais pu vous laisser tomber. Vous abandonner là-bas.

— Alors, pourquoi m'avoir sauvé ?

— Parce qu'il faut nous en aller. » Tasso tisonna le feu avec une branche en fixant calmement les flammes. « Aucun être humain ne peut vivre ici. Quand leurs renforts arriveront, nous n'aurons pas l'ombre d'une chance. J'y ai réfléchi pendant que vous étiez inconscient. Il nous reste trois heures tout au plus avant qu'ils débarquent.

— Et vous attendez de moi que je nous sorte d'ici ?

— Tout juste.

— Pourquoi moi ?

— Parce que moi, je ne sais pas comment m'y prendre. » Il distinguait dans la pénombre l'éclat de ses yeux calmes rivés sur lui. « Si vous ne pouvez pas non plus, dans trois heures nous serons morts. Je ne vois pas d'autre issue. Alors, commandant ? Qu'allez-vous faire ? J'ai attendu toute la nuit. Pendant que vous étiez sans connaissance, je suis restée assise ici à faire le guet. L'aube approche. La nuit va bientôt s'achever. »

Hendricks réfléchit. « C'est curieux, dit-il enfin.

— Quoi donc ?

— Que vous me croyiez capable de vous tirer de là. Je me demande ce que vous attendez de moi au juste.

— Pouvons-nous rejoindre la Base lunaire ?

— La Lune ? Et comment ?

— Il doit bien y avoir un moyen. »

Hendricks secoua la tête. « Pas que je sache. »

Tasso se tut. L'espace d'un instant son regard devint incertain. Puis elle baissa brusquement la tête, se détourna et se remit péniblement sur pied. « Un



peu plus de café ?

— Non, merci.

— Comme vous voudrez. »

Elle-même but en silence. Hendricks ne discernait pas son visage. Il se rallongea et s'absorba dans ses pensées en s'efforçant tant bien que mal de se concentrer sur une possible solution. Il avait encore mal à la tête et se sentait toujours en proie à l'hébétude.

« Il y a peut-être un moyen, déclara-t-il soudain.

— Ah ?

— Combien de temps reste-t-il avant le lever du jour ?

— Deux heures. Le soleil ne va pas tarder à se lever.

— Normalement, il y a un vaisseau quelque part dans les environs. Je ne l'ai jamais vu, mais je sais qu'il existe.

— Quel genre de vaisseau ? jeta-t-elle sèchement.

— Un croiseur à réaction.

— Et il peut nous emmener jusqu'à la Base lunaire ?

— C'est ce qu'il est censé faire. En cas d'urgence. » Il se frotta le front.

« Qu'avez-vous ?

— Ma tête. J'ai du mal à penser. Je n'arrive pas à... à me concentrer. C'est cette bombe.

— Ce vaisseau, il est près d'ici ? » Tasso se coula près de lui et s'accroupit. « À quelle distance ? Où exactement ?

— J'essaie de réfléchir. »

Ses doigts s'enfoncèrent dans son bras. « Près d'ici ? » Sa voix avait la dureté du fer. « Où pourrait-il être ? Caché en sous-sol peut-être ? C'est ça, non ?

— Oui, c'est ça. Dans un caisson souterrain.

— Comment le trouver ? Il porte une marque spéciale ? Y a-t-il un code apparent permettant l'identifier ? »

Hendricks se concentra. « Non. Non, ni marque ni code.

— Quoi, alors ?

— Un panneau.

— Quelle genre de panneau ? » Hendricks ne répondit pas. Ses globes oculaires étaient devenus ternes, vides. Les doigts de Tasso s'enfonçaient toujours dans son bras. « Alors, quel genre de signal ? De quoi s'agit-il ?

— Je... je ne me rappelle pas. Laissez-moi me reposer.

— D'accord. »

Elle le lâcha et se releva. Hendricks se recoucha et ferma les yeux. Tasso s'éloigna, les mains dans les poches. Elle donna un coup de pied dans un caillou et regarda le ciel. Déjà la noirceur nocturne commençait à virer au gris. L'aube allait poindre.

Agrippant son arme, Tasso se mit à tourner en rond autour du feu. Le commandant Hendricks était toujours allongé sur le sol, immobile, les yeux clos. La grisaille gagnait de plus en plus dans le ciel. Le paysage, plaines de cendre à perte de vue, redevint visible. Cendre, bâtiments en ruine, murs effondrés çà et là, tas de gravats, troncs d'arbre isolés...

L'air était froid et sec. Au loin un oiseau lança quelques notes sinistres.

Hendricks remua et ouvrit les yeux. « Le jour est déjà levé ?

— Oui. »

Il se redressa en position assise. « Vous vouliez savoir quelque chose. Vous me questionniez...

— Vous vous souvenez maintenant ?

— Oui.

— Qu'est-ce que c'était ? » Elle se raidit. « Alors ? répéta-t-elle sèchement.

— C'était un puits. Un puits en ruine. Il se trouve dans un caisson enterré sous un puits.

— Un puits... » Tasso se décontracta. « Il nous faut donc le trouver. » Elle regarda sa montre. « Il nous reste environ une heure, commandant. Vous croyez qu'on peut y arriver en une heure ?

— Aidez-moi donc à me lever », répliqua Hendricks.

Elle rengaina son arme et l'aida à se remettre debout. « Ça ne va pas être facile.

— En effet. » Hendricks pinça les lèvres. « Je ne crois pas que nous irons bien loin. »

Ils se mirent en marche. Le soleil levant leur dispensait un peu de chaleur. La terre était toujours aussi plate et désolée. Quelques oiseaux traçaient en silence des cercles très haut dans le ciel.

« Vous voyez quelque chose ? dit Hendricks. Pas de Griffes ?

— Non. Pas encore. »

Ils traversèrent un champ de ruines parsemé de pans de béton dressés, de briques éparses et de dalles en ciment. Des rats détalèrent sous leurs pas ; méfiante, Tasso fit un bond en arrière.

« Avant, c'était une bourgade ici, dit Hendricks. Un village français.

Autrefois, il y avait des vignobles partout dans cette région. »

Ils débouchèrent dans une rue dévastée, envahie d'herbes folles et parcourue de craquelures. Sur la droite s'élevait une cheminée de pierre.

« Faites attention », avertit Hendricks.

Une cavité s'ouvrait devant eux, un ancien sous-sol désormais béant, hérissé de tuyaux tordus. Ils longèrent les restes d'une maison : une baignoire renversée, une chaise cassée, des morceaux de faïence, quelques cuillers. Au centre de la rue le sol formait une dépression emplie d'herbes sauvages, de débris divers et d'ossements.

« Par là, murmura Hendricks.

— Dans cette direction ?

— Vers la droite. »

Ils passèrent ensuite devant une carcasse de char d'assaut. Le compteur de Hendricks émit des cliquetis menaçants. L'engin avait manifestement reçu une bombe à radiations. À quelques mètres de là gisait un corps momifié, bras et jambes écartés, la bouche ouverte. De l'autre côté de la route s'étendait un champ plat jonché de cailloux, de mauvaises herbes et de morceaux de verre brisé.

« Là », indiqua Hendricks.

Un puits en pierres à demi affaissé, surmonté de quelques planches, se profilait au-dessus du sol. Ce n'était presque plus qu'un tas de gravats. Hendricks s'en approcha d'un pas mal assuré, Tasso à ses côtés.

« Vous êtes sûr que c'est là ? s'enquit-elle. Ça n'a pourtant l'air de rien.

— Certain. » Les dents serrées, le souffle court, Hendricks s'assit sur la margelle et épongea la sueur qui ruisselait sur son visage. « Cette disposition a été prise afin que l'officier le plus gradé puisse s'échapper en cas de coup dur. Si le bunker est pris, par exemple.

— Et cet officier, c'est vous ?

— Oui.

— Où est le vaisseau ? Ici même ?

— Sous nos pieds. » Hendricks caressa les pierres du puits. « L'œil électronique ne répond qu'à moi. C'est mon vaisseau personnel. Du moins, *c'était*. » Un fort déclic, bientôt suivi d'un raclement grave quelque part sous leurs pieds. « Reculez », dit Hendricks.

Tasso et lui s'écartèrent. Un morceau de sol glissa de côté et une structure métallique s'éleva lentement en perçant la cendre, chassant végétation et décombres. Le mouvement s'interrompit lorsque le nez du vaisseau apparut.

« Le voilà », constata Hendricks.

Pas très grand, telle une grosse aiguille émoussée, il reposait, immobile, dans son maillage de soutien. Une pluie de cendre se déversa dans la cavité obscure. Hendricks s'approcha, s'engagea sur le filet et déverrouilla l'écoutille. On apercevait à l'intérieur le tableau de bord et le siège pressurisé.

Tasso vint se tenir à ses côtés et contempla la cabine. « Je ne sais pas piloter les fusées », dit-elle après un silence.

Hendricks lui jeta un coup d'œil. « Je m'en charge.

— Ah oui ? Il n'y a qu'un siège là-dedans, commandant. Je vois que ce vaisseau a été conçu pour une seule personne. »

Le souffle de Hendricks s'altéra. Il examina attentivement la cabine. Tasso avait raison. Il n'y avait qu'un siège. La fusée était bel et bien prévue pour un seul passager.

« Je vois, fit-il lentement. Et cette personne... c'est vous ? »

Elle hocha la tête. « Bien sûr.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que *vous* ne pouvez pas partir. Vous ne survivriez peut-être pas au voyage. Vous êtes blessé. Vous n'arriveriez sans doute pas vivant sur la Lune.

— Intéressant. Seulement voyez-vous, je sais où se trouve la Base. Pas vous. Vous pourriez tourner autour de la Lune pendant des mois sans la trouver. Elle est bien cachée. Sans points de repère, vous ne...

— Je prends le risque. Je ne la trouverai peut-être pas toute seule. Mais je crois que vous me donnerez les indications nécessaires. Votre vie en dépend.

— Comment cela ?

— Si je trouve la Base lunaire à temps, je pourrai peut-être les convaincre de vous envoyer un vaisseau. Si je la trouve. Sinon, vous n'avez pas l'ombre d'une chance. J'imagine qu'il y a des provisions à bord. Elles dureront assez longtemps pour que je...»

Hendricks réagit sans attendre, mais son bras blessé le trahit. Tasso l'évita avec souplesse et sa main se leva avec la rapidité de l'éclair. Hendricks vit la crosse s'abattre sur lui et tenta de parer le coup, mais elle fut trop rapide. Le coup l'atteignit à la tempe, juste au-dessus de l'oreille. Une douleur paralysante l'envahit. Il n'y avait plus que la douleur et des vagues de ténèbres. Il glissa à terre.

Vaguement, il sentit que Tasso, debout auprès de lui, le poussait du bout du pied. « Commandant ! Réveillez-vous ! » Il gémit et ouvrit les yeux.

« Écoutez-moi. » Elle se pencha et lui braqua son arme en pleine figure. « Je dois faire vite. Il ne me reste pas beaucoup de temps. La fusée est prête à décoller, mais vous devez me donner les renseignements dont j'ai besoin. » Hendricks secoua la tête et s'efforça de réfléchir. « Vite ! Où se trouve la Base lunaire ? Comment arrive-t-on jusqu'à elle ? Quels sont les points de repère ? » Hendricks garda le silence. « Répondez-moi !

— Non. Je regrette.

— Commandant, le vaisseau est bourré de provisions. Je peux tourner autour de la Lune pendant des semaines. Je finirai forcément par trouver la Base. Mais vous, dans une demi-heure vous serez mort. Votre seule chance de survivre...»

Elle s'interrompt. Sur la pente, près des ruines, quelque chose avait bougé. Dans les scories. Tasso se retourna vivement, visa et tira aussitôt. Son arme cracha une bouffée de flammes. Quelque chose détala en roulant sur la cendre. Tasso tira de nouveau. La Griffes éclata en vomissant ses rouages.

« Vous voyez ? dit-elle. Un éclaireur. Ce ne sera plus très long maintenant.

— Vous leur direz de venir me chercher ?

— Oui. Dès que possible. »

Hendricks leva les yeux et étudia attentivement la jeune femme. « Vous dites la vérité ? » Une curieuse expression avide se peignait à présent sur les traits du commandant. « Vous reviendrez me chercher ? Vous m'emmènerez jusqu'à la Base lunaire ?

— Oui, si vous me dites seulement où la trouver ! Le temps presse.

— Bon. » Hendricks ramassa un caillou et se redressa péniblement. « Regardez bien. » Il se mit à dessiner dans la couche de cendre. Debout près de lui, Tasso suivait les mouvements du caillou. Hendricks traçait une carte sommaire de la Lune. « Voici la chaîne des Apennins, et là le cratère d'Archimède. La Base est tout au bout des Apennins, à trois cents kilomètres environ. Je ne sais pas exactement où. Personne ne le sait sur Terra. Mais quand vous serez au-dessus de la chaîne, faites le signal suivant : une fusée éclairante rouge, puis une verte suivie de deux autres rouges en succession rapide. Le moniteur de la Base enregistrera votre signal. Elle se trouve naturellement sous la surface. Ils vous guideront grâce à des grappins magnétiques.

« Et les commandes ? Je vais m'en sortir ?

— Le pilotage est pratiquement automatique. Vous n'avez qu'à donner le

signal voulu au moment requis.

— Très bien.

— Le siège absorbe la quasi-totalité du choc au décollage. L'aération et la température ambiante sont contrôlées automatiquement. Le vaisseau quittera Terra, gagnera l'espace de lui-même et s'alignera sur la Lune, où il se mettra en orbite à environ cent cinquante kilomètres de la surface. Cette orbite vous mènera au niveau de la Base. En passant au-dessus des Apennins, lâchez les fusées éclairantes. »

Tasso se glissa dans le vaisseau et s'allongea sur le siège pressurisé. Les bracelets de maintien se refermèrent automatiquement sur ses bras. Elle manipula les commandes du bout des doigts. « Dommage que vous ne soyez pas du voyage, commandant. Tout ceci vous était pourtant destiné.

— Laissez-moi au moins le revolver. »

Tasso le tira de sa ceinture et le soupesa pensivement. « Ne vous éloignez pas trop. Il sera déjà assez difficile de vous retrouver.

— D'accord. Je resterai près du puits. »

Tasso saisit la manette de décollage et passa ses doigts sur le métal lisse. « Un bien beau vaisseau, commandant. Admirablement conçu. J'admire votre savoir-faire. Vous autres, vous avez toujours su travailler. Fabriquer de grandes choses. Vos créations sont vos plus belles réussites.

— Donnez-moi ce revolver », dit impatiemment Hendricks en tendant la main et en s'efforçant tant bien que mal de se mettre debout.

« Adieu, commandant ! »

Tasso lança le revolver derrière Hendricks. L'arme atterrit avec fracas, rebondit et s'éloigna en roulant sur elle-même. Hendricks se hâta d'aller la ramasser.

Au moment où il s'en emparait, l'écouille se referma avec un bruit métallique et les verrous se mirent en place. Hendricks revint vers le vaisseau. La porte intérieure se scellait à son tour. D'une main tremblante, il leva le revolver.

Un rugissement assourdissant. Le vaisseau jaillit brusquement de sa cage métallique, faisant fondre les mailles dans son sillage. Hendricks se recroquevilla, recula précipitamment. La fusée fila d'un coup et s'enfonça presque aussitôt dans les nuages.

Hendricks continua à fixer le ciel longtemps après que le sillage blanc de l'engin se fut dissipé. Rien ne bougeait. L'air matinal était froid, silencieux. Il se mit en route, en suivant plus ou moins le chemin qu'ils avaient emprunté

pour rejoindre le puits. Mieux valait se déplacer sans cesse. Les secours mettraient longtemps à venir... s'ils venaient jamais.

Il fouilla ses poches jusqu'à ce qu'il trouve un paquet de cigarettes. Maussade, il en alluma une. Ils lui avaient tous demandé des cigarettes. Elles étaient pourtant rares.

Un lézard se coula dans la cendre près de lui. Hendricks se figea. L'animal disparut. Le soleil montait dans le ciel. Sur son passage, des mouches vinrent se poser sur une pierre plate. Il les dispersa d'un coup de pied.

Il commençait à faire chaud. La sueur coulait sur son visage et s'infiltrait sous son col. Il avait la bouche sèche.

Il s'arrêta enfin et s'assit sur un tas de décombres ; puis il ouvrit sa trousse de secours, avala quelques comprimés analgésiques et regarda autour de lui. Où se trouvait-il ?

Il y avait quelque chose devant lui. Étalaé sur le sol. Quelque chose de silencieux et d'immobile.

Hendricks dégaina rapidement. On aurait dit un homme. Puis cela lui revint. C'étaient les restes de Klaus, bien sûr. Klaus, le Modèle Deux. Il gisait là où Tasso l'avait pulvérisé. Il en distinguait encore les rouages et autres pièces métalliques qui étincelaient au soleil çà et là sur la cendre.

Il s'approcha et poussa du pied la forme inerte pour la décoller du sol. Une coque métallique, des côtes et des tiges de maintien en aluminium. Divers circuits se détachèrent. Comme des viscères. Un véritable fouillis de fils, de commutateurs, de résistances, de moteurs et de broches.

Il se pencha. La boîte crânienne s'était brisée dans sa chute. Le cerveau artificiel était visible ; Hendricks l'examina. Un labyrinthe complexe de circuits, de tubes miniaturisés, de fils fins comme des cheveux. Il en effleura le logement, qui bascula d'un coup. La plaque de série apparut. Hendricks la lut et blêmit.

M-IV.

Longtemps il fixa la plaque. Modèle Quatre. Et non Deux. Ils s'étaient trompés. Il existait plus de modèles qu'ils n'avaient cru. Il n'y en avait pas trois, mais peut-être beaucoup plus ! Et Klaus n'était pas du Modèle Deux.

Mais alors...

Subitement, il se tendit. On venait de l'autre côté de la colline. Mais qui, ou quoi ? Il s'efforça de distinguer quelque chose ; Des silhouettes qui patageaient lentement dans la cendre.

Et qui venaient vers lui.

Hendricks s'accroupit prestement et leva son arme. La sueur lui coulait dans les yeux. Il lutta contre la panique croissante qui l'envahissait. Les inconnus approchaient toujours.

Le premier était un David, qui pressa le pas en l'apercevant. Les autres l'imitèrent. Un deuxième David. Puis un troisième. Trois David identiques avançant vers lui en silence, impassibles, portés par leurs jambes maigres. Un ours en peluche serré sur la poitrine.

Hendricks fit feu. Les deux premiers David se transformèrent en nuage de particules. Le troisième continua d'avancer, ainsi que la silhouette qui venait sur lui sans mot dire. Un Soldat Blessé qui dominait le David de toute sa hauteur. Alors...

Alors il vit que derrière le Soldat Blessé venaient deux Tasso marchant côte à côte. Lourd ceinturon, pantalon de l'armée russe, chemise, longs cheveux. La silhouette familière qu'il avait vue un moment plus tôt sur le siège pressurisé du vaisseau, mais multipliée par deux. Deux minces silhouettes, identiques et muettes.

Ils étaient tout près maintenant. Soudain le David se baissa et lâcha son ours en peluche, qui se rua vers Hendricks. Celui-ci appuya machinalement sur la détente. L'ours disparut, volatilisé. Les deux Modèles Tasso continuèrent d'approcher ensemble, l'air neutre.

Quand ils furent presque sur lui, Hendricks leva son arme à hauteur de sa ceinture et tira.

Les deux Tasso se volatilèrent à leur tour. Mais déjà un nouveau groupe gravissait la pente, cinq ou six Tasso semblables venant rapidement vers lui, les uns derrière les autres.

Et il l'avait laissée prendre le vaisseau, il lui avait révélé le signal codé... À cause de lui elle était en route vers la Lune, vers la Base. Il lui avait fourni l'occasion qu'elle cherchait.

Il avait vu juste pour cette bombe, finalement. Elle avait été conçue pour tenir compte des autres modèles, le David, le Soldat Blessé, le Modèle Klaus. Mais pas par des humains. Elle avait été fabriquée dans une usine souterraine, loin de tout contact humain.

La rangée de Tasso était presque sur lui. Hendricks s'arma de courage et les regarda venir calmement. Ce visage familier, ce ceinturon, cette épaisse chemise, la bombe bien à sa place.

La bombe...



À l'instant où les Tasso s'emparaient de lui, une ultime pensée tout empreinte d'ironie lui traversa l'esprit et lui procura par la même occasion un certain réconfort. La bombe... Conçue par le Modèle Deux pour éliminer les autres modèles, et pour cela seulement.

Ils en étaient déjà à créer des armes afin de s'anéantir mutuellement.